

CINQUANTE JOURS

AUX

ANTILLES

LETTRES A UN AMI

PAR

LE COMTE DE LAMETH

Tout acheteur nouveau d'une caisse de **12** litres de rhum ou shrub de la propriété de Chalvet décrite dans ce récit, recevra gratuitement cet ouvrage.

S'adresser pour les demandes au dépôt de la propriété, à M. MAURIN, régisseur à Ruffec-Charente.

Sauvial

Rhum de 2 ans...	2 25	cent. le lit. et	75	cent. de dr. de régie.
Skrub vieux.....	3 80	— —	70	— —
Rhum de 6 ans...	3 25	— —	75	— —
Rhum de 4 ans...	2 75	— —	75	— —

Y compris emballage, verre, et franco dans toutes les gares de France.

EN VENTE A LA LIBRAIRIE DE LA « FRANCE ILLUSTRÉE »

40, rue La Fontaine, PARIS-AUTEUIL

et 15 rue Férou, près Saint-Sulpice, PARIS

—
1891

MANIOC.org

Bibliothèque Schoelcher
Conseil général de la Martinique

7c

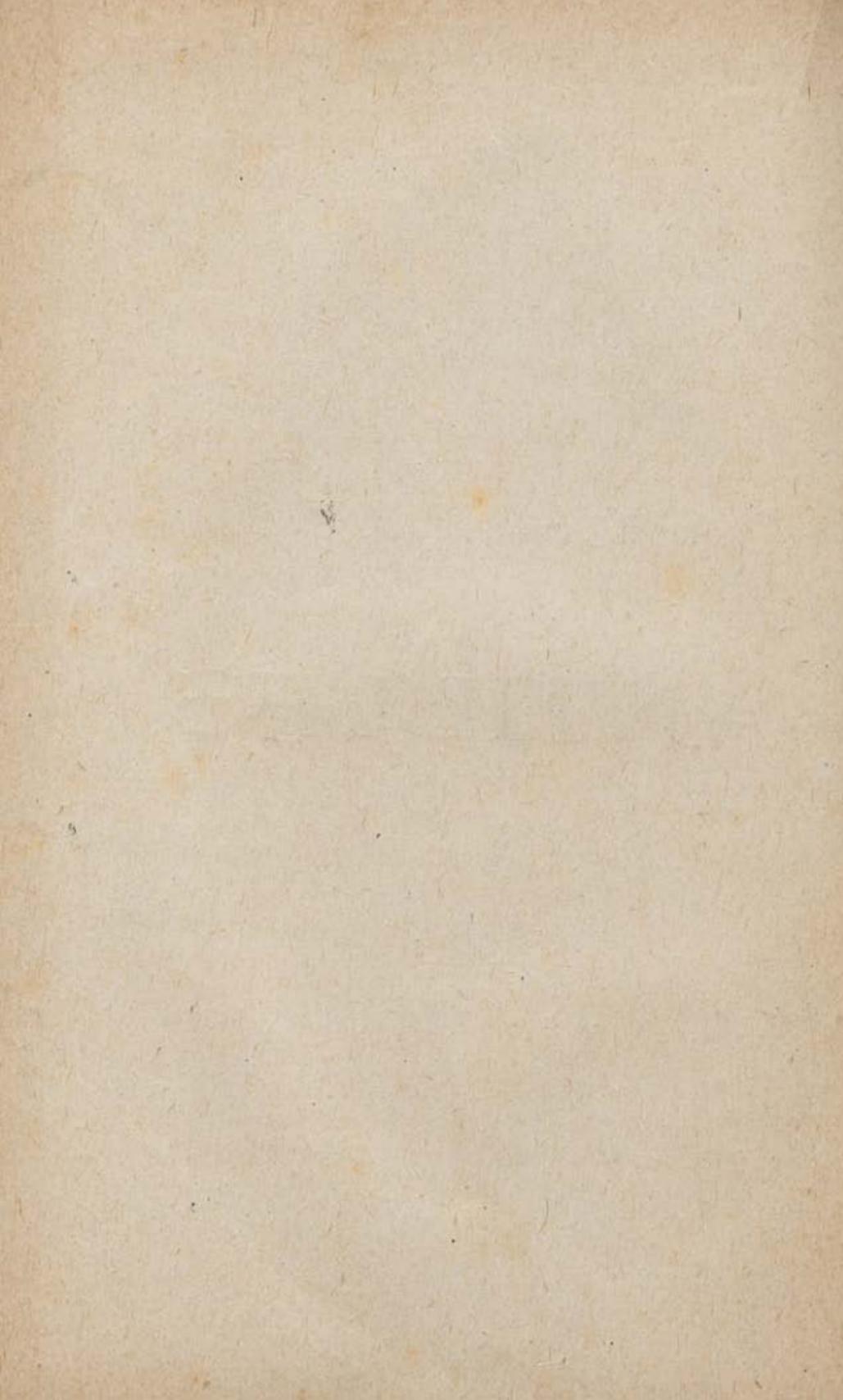
450.

1891

CINQUANTE JOURS

AUX

ANTILLES



Antilles: voyage: récit.

910.4-1
LAM

CINQUANTE JOURS

AUX

ANTILLES

LETTRES A UN AMI

PAR

LE COMTE DE LAMETH

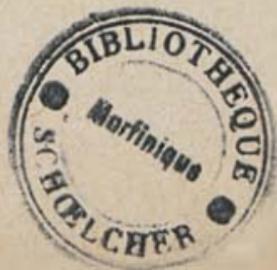
118279 R

EN VENTE A LA LIBRAIRIE DE LA « FRANCE ILLUSTREE »

40, rue La Fontaine, PARIS-AUTEUIL

et 15 rue Férou, près Saint-Sulpice, PARIS

—
1891



A monsieur le marquis de L... au château de H...

MON CHER AMI,

Ma lettre du 25 décembre dernier vous annonçait mon prochain départ pour la Martinique où m'appelait l'administration d'une propriété de famille que nous y possédons ; vous avez eu la bonté de me dire combien vous vous intéressiez au long voyage que j'allais entreprendre et vous me témoigniez le vif désir de recevoir par chaque courrier le détail de mes impressions.

Je m'empresserai donc, aussi souvent que l'occasion se présentera, de vous envoyer le récit exact de mon excursion au delà de l'océan.

En vous adressant ainsi mes remarques sur chaque chose, mon unique but est de vous assurer, qu'en voyant des pays encore inconnus pour moi, en admirant des sites nouveaux, je penserai toujours à vous pour qui mon amitié ne se démentira jamais.

Je ne donnerai pas à ces lignes la forme prétentieuse d'un livre, je n'y peindrai pas non plus en détail les plus petits incidents de chaque jour pour ne pas abuser de votre bienveillance.

Mes lettres seront simplement le résumé de mes observations particulières écrites avec le seul espoir de vous être agréable.

J'espère vous prouver qu'une apparition à la Martinique, faite en quelques semaines, est suffisamment instructive pour *connaître le pays* dans ses grandes lignes, *apprécier ses besoins, ses difficultés, ses avantages, ses inconvénients.*

J'éprouverai enfin une réelle satisfaction à démontrer que somme toute ce voyage n'est vraiment qu'une promenade charmante, peu fatigante, remplie de surprises amusantes qui vous aident à supporter l'éloignement de ceux qui vous sont chers.

*A bord du Steamer l'Amérique,
le 14 janvier 1891, en vue de l'île San-Miguel.*

MON CHER AMI,

Voici donc quatre grands jours déjà que notre beau steamer *l'Amérique* a quitté les côtes de France, m'emportant vers la Martinique en compagnie de M. Schmidt qui a bien voulu accepter d'être mon secrétaire et de partager avec moi les fatigues de ce long voyage.

Je ne vous dirai pas que je me suis séparé de tous les miens sans avoir le cœur bien serré, car c'est toujours un moment pénible que celui imposé par une séparation qui doit être longue. On ne se confie pas à l'océan, on ne s'expose pas aux dangers de la mer et d'un climat nouveau sans qu'il en coûte, ni sans se recommander à Dieu en lui disant du profond de son âme « que votre volonté soit faite, mais qu'il vous plaise de me ramener sain, et sauf auprès de ceux qui sont tout pour moi en ce monde. »

Parti de Paris le 8 janvier 1891 à 10 heures du soir, je montais, dans le port de Saint-Nazaire, sur l'*Amérique* le lendemain vendredi à 1 heure de l'après-midi.

Mon frère ayant tenu, bien aimablement, à me conduire jusqu'à bord du navire, me souhaite un heureux voyage, a l'obligeance de se charger encore des dernières pensées de mon cœur pour ceux que je viens de quitter et nous voilà partis.

La mer est calme ; elle paraît ne pas vouloir se montrer trop dure à mon égard en me rappelant, par les souffrances qu'elle impose souvent, qu'elle m'avait imposées à moi-même chaque fois que je m'étais confié à elle, qu'un voyage sur ses flots est toujours pénible.

Je fais donc connaissance d'un pas timide avec ma nouvelle demeure, que je dois quitter seulement douze jours après notre départ.

Sans être par trop enthousiaste de cet examen, tout perplexe que je suis sur la possibilité de loger mes longues jambes dans le tiroir, appelé couchette, dans lequel on doit passer bien des nuits, l'aspect du navire et de ma cabine me paraît suffisamment confortable. Si je ne puis y trouver toutes les

commodités, comme dans une maison bâtie sur le sol, j'y trouverai cependant le suffisant pour me reposer, une table bien servie, et, ce qui est préférable encore, des compagnons de route gais et toujours charmants.

Vers le soir, persuadé que l'océan et moi nous ne pourrions pas rester toujours sans que je sois forcé de lui payer mon tribut, j'essayai, sans dîner, le tiroir en question.

Je dois dire que mes appréhensions étaient exagérées, car je ne tardai pas à m'endormir et le lendemain je me retrouvai tout frais et dispos absolument étonné de la clémence de la mer.

Dès le 10 à midi la température était déjà changée, le froid rigoureux avec lequel nous avions quitté la France avait disparu, le thermomètre marquait quelques degrés au-dessus de zéro. Dès lors je pus avoir le plaisir de m'allonger tout à mon aise sur la chaise longue dont j'avais eu le soin de me munir et de faire installer sur le deuxième pont au-dessus du salon.

De là je considérais cette immensité de l'océan, admirant le vol léger des gracieux oiseaux qui nous donnaient un pas de con-

duite, me faisant peu à peu à ce balancement continuuel du navire, auquel je ne tardai pas à m'habituer tout-à-fait.

La vie à bord se passe assez monotone, sauf quelques distractions offertes dans le salon de musique par les passagers et passagères.

Chacuns'efforce d'amuser ses compagnons par son talent, quelquefois véritable. On chante, on organise des concerts, puis souvent une petite sauterie met beaucoup de de gaieté et d'entrain parmi les jeunes, dont les efforts contre les difficultés du roulis amusent également ceux dont l'âge ou les idées plus sérieuses empêchent de prendre part à la danse.

L'heure du dîner sonnant, je descends d'un pas chancelant dans la grande salle à manger, où le commandant du bord, M. Dardignac, chevalier de la Légion d'honneur, avec une parfaite courtoisie, a la bonté de me prier de prendre place à sa gauche. Il veut bien me dire qu'il m'avait réservé cette place, mais qu'hier ne me voyant pas, il craignait que quelquefois, si ce n'était trop souvent pendant la traversée, je ne pourrais guère faire honneur aux talents de son chef. J'ai été heureux de lui prouver qu'il n'y avait que le premier pas sur un navire qui

me coûtait un peu, et j'espère à présent que j'apprécierai jusqu'à notre arrivée les menus de son bord.

Après ce premier bon dîner, les connaissances plus amplement faites, je remonte sur le pont pour fumer un cigare. Au fumoir on cause et on joue, les uns aux cartes, les autres à l'inoffensif domino ou au savant jeu d'échecs. Rien n'est moins facile à bord que ce dernier jeu. Pour ne pas paraître trop novice il faut y apporter toute son attention, et c'est presque impossible avec le roulis qui brouille toujours plus ou moins la vue et, malgré la disposition particulière des pièces, entremêle souvent les deux camps.

A huit heures, on sonne le thé servi dans le grand salon, puis, pour ma part, je retourne à mon tiroir, assez satisfait de ma résistance aux lames de l'océan pour une première journée.

Le second jour 11 est le dimanche; m'étant levé de bonne heure, j'apprends que les deux prêtres et les deux religieux que nous avons à bord, célébraient leur messe. Rien n'était prévu pour cette cérémonie, aussi nous y assistons entassés les uns sur les autres dans le petit salon particulier des dames. Préoccupé de cette gêne, le R. P. Hi-

larion dont j'ai déjà fait la connaissance, me prie de demander au commandant de laisser à l'avenir célébrer les offices avec plus de pompe ; avec la plus grande bienveillance cette autorisation m'est accordée et elle nous procure l'espoir d'assister dimanche prochain à une belle et impressionnante cérémonie.

Le lundi 12 se passe sans aucun incident, tout le monde paraît gai ; la mer redevient calme. La veille, ses lames en furie, ses courants entraînants nous avaient prouvé que ses luttes avec les affluents qu'elle reçoit sont toujours aux dépens de sa tranquillité : c'est ce que nous avons expérimenté en traversant en partie ce golfe de Gascogne si redouté des marins.

La journée du 13 se lève toute radieuse, la chaleur devient de plus en plus agréable, nous approchons de ces jolies petites îles formant tout un groupe, possédé par le Portugal, qu'on nomme les Açores.

Mon temps se passe à chercher à l'horizon des voiles dont la vue romprait un peu la monotonie de la route ; mais, contrairement à ce que je pensais, l'océan est loin d'être aussi gai que la Méditerranée. Là vous voyez à chaque instant des navires de toutes espèces, des voiliers, des steamers, dont les saluts

par pavillons de différentes grandeurs et diverses couleurs permettent aussi bien de former des vœux pour une heureuse traversée que d'indiquer leur nom et leur nationalité, parlant véritablement de bord à bord avec ces signaux de convention. Ici sur l'océan rien que l'eau et le ciel, l'immensité qui oblige par sa grandeur et l'effroi qu'elle inspire, les plus incrédules des passagers à élever bien souvent leur âme vers le Créateur.

Aujourd'hui 14 la matinée fait espérer une agréable soirée. Le soleil se lève derrière moi ; qu'il est beau déjà avec ses rayons se baignant dans la mer ! Des teintes rouges se détachent tout au loin, comme de l'or en fusion qui vient se mêler à l'eau d'un vert bleu-clair que le reflet d'un ciel sans nuage produit sur notre route.

Cependant quelques instants après, vers 10 heures, le ciel se couvre d'abord légèrement, puis un léger brouillard environne notre navire ; à ce moment on crie sur le pont : voici la terre !

En effet, je vois devant moi à droite de hautes montagnes et peu à peu, en nous rapprochant, on peut facilement distinguer des arbres, des maisons, des villages entiers



avec les hauts clochers de leur église. C'est une des îles des Açores, c'est San-Miguel.

Le commandant me prête sa longue-vue et me donne quelques renseignements sur cette île. Il a la complaisance spéciale de s'approcher le plus près possible de ces falaises, si imposantes, du haut desquelles nous voyons parfaitement de charmants ruisseaux se jeter en cascades dans la mer.

Nous longeons alors cette terre à environ 400 mètres, aussi nous pouvons très bien voir une assez grande ville, fort jolie avec un bon port dans lequel pourraient se réfugier des navires en détresse. Les maisons sont bien bâties, avec des toits plats, toutes sont d'une blancheur qui me fait supposer une grande propreté dans ce délicieux séjour, seulement un peu trop isolé au milieu du vaste océan.

Nous distinguons les détails de la culture, les champs sont déjà d'un vert tendre. C'est la première fois depuis l'été dernier que nos yeux se reposent, car dans notre belle France, il y a de longs jours que la blanche neige a étendu son linceul sur son sol.

Les arbres me paraissent peu élevés, d'une végétation médiocre, ce sont probablement des chênes-verts, des orangers, citronniers,

oliviers et quelques sapins sur les hauteurs des montagnes.

Les champs sont presque tous entourés de petits murs à travers lesquels passent de nombreux chemins.

Un des passagers du bord ayant dû séjourner quelque temps dans cette île, par suite d'avaries survenues à son navire dans un de ses voyages, nous dit que ce pays est agréable à habiter.

La vie y est peu coûteuse et la température toujours égale avec 12 à 16 degrés de chaleur toute l'année. Là, ajoute-t-il, deux mille francs de revenus suffisent pour avoir une existence large avec chevaux, voiture et un nombreux personnel ; de plus vous y trouvez bien des distractions, surtout celle de la chasse ; car le pays abonde en perdrix, cailles et oiseaux de passage de toutes sortes.

Il est une heure de l'après-midi, peu à peu nous quittons la terre pour nous retrouver dans l'immense désert d'eau.

Le ciel un instant s'était éclairci, il se couvre de nouveau, un épais brouillard nous entoure. La mer commence à devenir houleuse ; à ce moment le commandant me fait remarquer une très grosse baleine fuyant devant le bruit de notre formidable hélice ;

elle s'éloignait par bonds prodigieux en lançant deux énormes jets d'eau par ses puissants évents. C'est, dit-il, mauvais signe pour les marins, il est à craindre que la mer ne devienne mauvaise.

En effet en moins d'un quart d'heure, de grosses vagues se forment avec une écume blanche et liquide, s'amoncellent et viennent frapper notre navire. Tout d'abord il résiste au premier choc ; mais, peu à peu, il nous fait danser furieusement.

Je reste cependant sur le pont, contrairement à ce que font les passagers, dont la plupart regagnent le salon : je ne tarde pas à regretter ma témérité, car je suis violemment renversé par une forte lame, qui m'inonde des pieds à la tête, en même temps qu'elle mouille tout le pont jusqu'au fumoir lui-même. Ce n'est pas sans avoir éprouvé quelques douleurs que je me relève de mon mieux pour aller, en m'accrochant à tout ce que je peux trouver, rejoindre mes compagnons plus prudents ou plus expérimentés.

Dès ce moment, le vent souffle avec violence et remplace désagréablement l'apéritif de six heures.

Le dîner sonne, mais le nombre des passagers est bien restreint, presque tous les

fauteuils de table sont vides. Toutefois mon estomac n'étant pas en trop mauvais état, j'essaie d'avaler le potage qu'on vient de servir. Ce n'est pas chose facile, le navire danse de plus en plus et le roulis, malgré les cadres disposés sur les tables pour maintenir en équilibre tous les ustensiles nécessaires à un repas, nous renverse sur les genoux, verres, fourchettes, assiettes, bouteilles avec un mélange indescriptible de tous les plats placés devant nous. Les quelques dames, que le mal de mer n'empêche pas de se trouver a table, poussent des cris, les gens de service tombent sur nous, c'est un repas qu'il faut avaler comme on peut, sans pouvoir pour cette fois faire la moindre attention au talent du cuisinier.

Nous allons au fumoir, toutes les conversations n'ont d'autre sujet que la fureur de la mer, on se demande ce qui va arriver, n'est-ce qu'un coup de vent? ou allons-nous avoir une de ces trombes si fréquentes dans ces parages? Assez inquiet et appréhendant une bien mauvaise nuit, chacun néanmoins descend dans sa cabine pour essayer de dormir.

Il est à peine dix heures, lorsque M. Schmidt, mon voisin de cabine, entre

brusquement chez moi, en me disant d'un air consterné : « le temps est affreux, nous allons avoir un orage terrible. » En effet par le hublot je vois le ciel tout noir, les éclairs allument l'horizon en même temps qu'un vent épouvantable souffle du nord-ouest au sud-est.

En un instant nous sommes enveloppés d'un brouillard tellement épais qu'on ne peut rien distinguer à dix mètres de l'avant. Le commandant, avec tous ses officiers, reste en permanence sur la passerelle ; aussitôt nous entendons un bruit strident et lugubre, c'est la sirène qu'on met en marche. La sirène est un grand entonnoir en cuivre en forme de porte-voix par lequel un puissant jet de vapeur produit de trois minutes en trois minutes un cri affreux qu'on entend à 4 ou 5 kil. au large. Ce signal sert à prévenir les navires qui pourraient se trouver sur la route du steamer, pour prévenir, en temps de brouillard, les collisions, le plus grand danger auquel les marins puissent être exposés en pleine mer.

Vous pouvez supposer que personne ne peut fermer l'œil, il faut prendre patience en s'armant de courage et de résignation à la volonté du Tout-Puissant.

Au milieu de ce vacarme assourdissant, nous marchons à toute vapeur, enfin vers quatre heures du matin le calme semble revenir, nous balançons moins, le brouillard disparaît, la sirène se tait, on peut espérer pouvoir s'endormir pour réparer les fatigues et faire oublier les émotions : pas du tout, c'est le nettoyage du bord auquel on va procéder. Alors, au-dessus de nos têtes, c'est un autre vacarme qui commence, les matelots armés chacun d'un long bâton au bout duquel est emmanchée une brique de pierre ponce, lavent, nettoient, polissent et repolissent sans cesse le pont de notre palais.

C'est une bien belle chose que la propreté, mais je vous assure que souvent à bord on la maudit et qu'un peu de sommeil aujourd'hui aurait bien mieux fait l'affaire de tous les passagers.

La journée du 15 commence avec l'apparence moins terrible que les vingt heures que nous venons de passer. Cependant les lames sont encore fortes, mais le vent est tombé, la chaleur d'un soleil qui nous réjouit est douce, elle est de douze degrés. Notre marche est régulière, nous faisons environ 330 milles en 24 heures. Mollement étendu

sur mon fauteuil, les heures se passent en pensant à la France où sont mes chers absents, n'ayant d'autres distractions que de voir des bandes de marsouins, qui suivent le navire depuis ce matin. Ils sont bien drôles ces énormes poissons sautant par dessus les lames ; ils me font l'effet de ces chiens savants qui passent de cerceau en cerceau aux représentations d'un cirque.

Les anciens, me dit-on, les appelaient dauphins, quelques-uns atteignent jusqu'à 3 et 4 mètres de longueur, ce qui ne les empêche pas d'être parfaitement agiles dans leurs exercices. Ils sont du reste très inoffensifs, comme très inutiles pour l'homme ; leur chair est mauvaise, aussi personne ne cherche à leur faire la guerre, ils ne servent qu'à amuser le pauvre voyageur qu'une longue traversée rend désireux de la moindre distraction.

Nous voilà aux deux tiers de notre route ; le 16 à midi nous aurons déjà franchi environ cinq mille kilomètres. Le temps est beau, la mer très calme, les lames ont entièrement disparu pour faire place à une surface bien unie. Notre navire ne remue plus, nous filons aussi doucement que rapidement, c'est une agréable détente pour

les passagers délicats, aussi commence-t-on à voir le pont très gai et très animé.

Les promenades s'organisent de long en large, on cause plus à l'aise, ce n'est pas encore le boulevard de la Madeleine bien entendu, mais cependant je vois des boulevardiers d'habitudes reprendre peu à peu leur physionomie parisienne. Ils se racontent des cancons datant de huit jours, ils expliquent le but de leur voyage et certains l'espoir d'arriver à la fortune dans le pays où ils vont, car bon nombre de nos compagnons se dirigent vers le Vénézuéla, la Colombie, ou la Guyane-Française pour y chercher des mines d'or. J'ai bien garde de les désenchanter, quoique je craigne, pour beaucoup du moins, plus de désillusions que de pépites d'or.

La chaleur commence à devenir très forte, nous passons en ce moment la limite septentrionale des vents alisés du nord-est; le thermomètre est à 22 degrés.

A trois heures le commandant me propose de me faire visiter toutes les machines, il veut bien être mon guide et m'expliquer jusqu'aux moindres détails.

L'*Amérique* est un navire de 135 mètres de longueur, ayant une force de 5500 chevaux

vapeur. Rien n'est plus beau que ces machines tenues toutes avec un soin extraordinaire. Nous descendons jusqu'aux générateurs servis par 24 foyers constamment entretenus par deux chauffeurs chacun. Je ne puis m'empêcher de plaindre ces pauvres gens, travaillant pendant de longues heures devant ces fournaies incandescentes. Chaque escouade reprend le service toutes les quatre heures. Presqu'entièrement nus, ces malheureux sont là tout au fond occupés toujours et toujours à enfourner du charbon, malgré le roulis, malgré le tangage et la chaleur. Ils doivent positivement avoir l'estomac en acier, comme la machine, pour résister à un pareil métier et le pied bien marin pour ne pas tomber dans ces gouffres en feu en même temps que le combustible. Nous admirons tous ces balanciers, tous ces pistons se mouvant avec une rapidité et une régularité l'une et l'autre nécessaires, mais admirables. Une machine Dynamo... produit la lumière électrique qui éclaire le navire depuis le fond de la cale, jusqu'aux salons, le pont et toutes les cabines. Nous voyons l'arbre de couche, l'âme du navire; c'est un énorme arbre en acier tournant dans l'eau. On m'explique que la presse-étoupe du tube

porte-hélice n'est jamais assez forte pour empêcher une certaine quantité d'eau de passer, alors l'arbre de couche étant entourée dans toute sa longueur, d'une cloison étanche, c'est dans cette cloison, remplie d'eau qu'il tourne où une pompe aspirante en maintient toujours le niveau voulu.

Le 17 nous sommes à 26, 11 de latitude et 49 de longitude, j'approche donc du but de mon voyage ; encore quatre jours et je serai arrivé. Nous commençons à sentir le soleil des tropiques. Le temps est magnifique, le ciel pur, d'un bleu charmant sur lequel parfois un nuage d'un beau blanc fait l'effet d'un gros morceau de ouate légère traversant l'espace azuré. Cette journée se passe paisiblement n'ayant d'autre remarque à faire que l'apparition, pour la première fois, de bandes de poissons-volants.

J'avais souvent lu dans des récits de voyage la description de ces curieux poissons. En effet c'est fort joli et très amusant de les voir s'élever au-dessus des vagues, prendre leur vol et aller replonger à 100 ou 150 mètres plus loin pour recommencer encore. Je ne peux mieux faire que de les comparer à des volées de jeunes cailles s'envolant à l'approche du chasseur. C'est le

même vol, la même manière de s'accompagner. Souvent ce sont des bandes de 30 et 40, d'autres fois vous les voyez s'enlever isolément. Je considérais donc ces singuliers animaux en compagnie du commandant qui me raconta à leur sujet une jolie histoire que je ne veux pas laisser passer sans vous la dire.

Il y a quelques années il emmenait sur son navire un tout jeune mousse dont la mère habitait le Havre. A son retour, la bonne femme vint le remercier des soins qu'il avait donnés à son fils et s'empres-sa séance tenante de questionner beaucoup son enfant. Qu'avait-il vu de plus beau pendant son long voyage? « Oh ! dit le jeune gars, par là, il y a des hommes et des bêtes comme par ici ; si ce n'est qu'ils sont noirs au lieu d'être blancs, ils sont pareils. Ce que j'ai vu encore ce sont des montagnes de sucre et des rivières de rhum, mais une chose bien plus curieuse que tout cela, ce sont les poissons qui, dans ces pays-là, volent comme des oiseaux. La pauvre femme reste stupéfaite et dit à son fils d'un ton très sérieux : ça, c'est trop fort ! Je veux bien croire qu'il y a des montagnes en sucre et des rivières de tafia, sur notre port, j'en vois assez pour que ce soit possible, mais quant à des poissons qui

volent, jamais ! ce n'est pas vrai. » Et elle défendit énergiquement au jeune mousse de ne plus raconter de pareilles sottises, car il ferait rire de lui par tout le monde.

Ce poisson cependant non seulement existe, puisque nous en admirons en ce moment mais encore il est très bon à manger, paraît-il. Sa chair ressemble, dit-on, à celle du maquereau, plus légère toutefois, ayant la délicatesse de celle du merlan ; elle est extrêmement recherchée des gourmets créoles ; j'en goûterai certainement pour vous donner mon appréciation.

C'est aujourd'hui dimanche 18 ; dès le matin une affiche nous annonce l'heure de la messe solennelle.

Elle sera célébrée par le R. P. Léon, un des deux missionnaires franciscains qui se rendent à Saint-Pierre Martinique pour y prêcher la station du carême à la cathédrale. A dix heures nous descendons dans la chapelle improvisée, c'est la grande salle très bien disposée par les gens de service. Sur le grand dressoir converti en autel, on a placé des fleurs, des plantes vertes, des tentures et au fond le drapeau de la France.

La messe commence ; à cet instant presque tous les passagers, le commandant en tête,

assistent à cette cérémonie. Elle leur laissera assurément, comme à moi, une réelle impression. Lorsqu'on se voit à des milliers de kilomètres de tout abri, privé de tout secours, seul au milieu de l'océan, un gouffre insondable sous les pieds, l'esprit le plus fort et le plus incrédule se rend compte de sa faiblesse et, malgré lui, il adresse une supplication au Souverain de toutes choses, à celui qui commande en maître, à la terre, à la mer et aux cieux.

Sans incident pendant la journée du 19, nous avançons toujours rapidement, rien ne vient retarder la vitesse de l'*Amérique*. Si ce n'était la chaleur qui commence à nous gêner un peu, malgré les tentes tendues au-dessus de tout le pont, nous prendrions un vrai plaisir à nous sentir doucement portés sur les eaux bleues et tranquilles d'une mer telle que nous ne l'avions pas encore vue.

Nous avons à présent 25 et 26 degrés de chaleur à l'ombre, toutefois la rapidité du navire nous procure une brise très agréable. Déjà nos costumes ont changé, tous nous avons revêtu les légers vêtements de toile et de flanelle, les dames élégantes sont toutes en blanc et rose, c'est plus que le printemps, c'est l'été ; on ne pense plus déjà aux man-

teaux ni aux pelisses de fourrures reléguées désormais au fond de la valise jusqu'au retour en Europe. L'équipage porte maintenant le casque réglementaire en toile blanche et ceux qui, comme moi, ont eu le soin de s'en munir, apprécient dès aujourd'hui la commodité de cette coiffure.

Me voilà à la veille de mon arrivée, c'est aujourd'hui 20 que nous devons dans quelques heures apercevoir la première terre aux Antilles. Tous les cœurs se dilatent à cette espérance car depuis de longs jours nous ne voyons que l'eau et le ciel ; aussi imposante que cette vue puisse être, on finit, je vous assure, par désirer ardemment voir une terre qu'on sait être hospitalière.

En remontant de la salle à manger sur le pont, nous braquons tous nos lorgnettes dans la direction qu'on nous indique.

Quelques minutes avant midi un tout petit point noir se détache en effet de la mer et nous commençons à voir la silhouette de la Désirade. Nous approchons rapidement ; aussi en quelques instants pouvons-nous côtoyer cette terre d'assez près pour la bien voir.

La Désirade n'est qu'une longue montagne peu élevée, son sol est mauvais, peu

fertile, composé de roches et de pierre ponce dont les vallées elles-mêmes ne produisent qu'une médiocre végétation. Il y a très peu d'habitants dans cette île et son aspect aride désillusionne le voyageur qui, pour la première fois, arrive aux Antilles. J'aperçois cependant quelques pauvres maisons, une petite église, c'est une léproserie dans laquelle sont envoyés les malheureux de nos colonies de la Guadeloupe et de la Martinique, atteints de cette terrible maladie devenue heureusement assez rare maintenant.

En une demi-heure nous passons toute la longueur de la Désirade ainsi appelée parce Christophe-Colomb la découvrit la première en 1493 et que son désir, depuis si longtemps attendu de voir une terre, se trouvait enfin réalisé.

Aussitôt en quittant cette île on commence à voir se dessiner les contours de la Guadeloupe. A droite c'est une longue étendue de terrain n'offrant pas l'apparence d'une grande fertilité. La pointe extrême de l'île s'avancant dans la mer, toujours battue par les vents de l'océan, n'a pas cette végétation splendide que je m'attends à voir tout à l'heure et qui doit, au fur et à mesure que nous entrerons dans la rade de la Pointe-à-

Pitre (la plus belle de toutes les Antilles), exciter notre légitime admiration. Cependant quelques champs de cannes, font de loin l'effet de taches de neige teinte en vert clair ; puis des palmiers, des cocotiers entourent les premières habitations. Voilà dans une vallée une usine en pleine activité et au-dessus, un morne assez élevé avec des arbres plus beaux.

Les mornes deviennent peu à peu plus élevés, la végétation plus riante ; dans le lointain de vastes forêts dont les arbres paraissent déjà des géants à nos yeux habitués jusqu'à présent à ceux de l'Europe qui désormais perdraient trop si j'établissais une comparaison.

Il est cinq heures et demie, le commandant tient à arriver avant la nuit parce que la passe de la rade est très difficile à cet endroit. Un canal formé entre deux rochers à fleur d'eau, n'ayant pas plus de quatre-vingts mètres de largeur, en forme l'entrée, aussi n'est-ce qu'avec les plus grandes précautions qu'on y engage un navire d'aussi fort tonnage que le nôtre. Il faut avoir un coup d'œil bien sûr, accompagné d'un sang-froid tel que celui que possède notre commandant, pour ne pas manquer cette passe.

Nous sommes toujours lancés à toute vitesse; déjà on distingue les bouées d'attache, notre navire est signalé, car je vois à la lorgnette le pilote qui vient à notre rencontre.

Le matin le commandant m'avait fait l'honneur de m'inviter à un dîner d'adieu qu'il désirait m'offrir, devant le lendemain me séparer de lui à la Martinique. Toutefois il m'avait prévenu que l'entrée de la rade nécessitant toute son attention, notre festin serait servi sur la passerelle seulement lorsqu'on aurait définitivement stoppé. L'ordre de ralentir est donné; doucement, accompagnés du pilote, nous entrons dans cet étroit canal et nous arrêtons devant les bouées sur lesquelles le navire est amarré.

On tire deux coups de canon auxquels on répond du port et en un instant une trentaine de petites barques, accompagnant celle de la santé, nous abordent; le pont est immédiatement envahi par des nègres et négresses de tout âge, en costumes plus que légers, qui viennent nous vendre des fruits du pays.

La nuit arrive vite sous ce climat; en quelques minutes on passe du jour à l'obscurité. Il est sept heures, c'est la nuit, la lune se montre toute radieuse, elle succède aussitôt au coucher du soleil.

Quel coup d'œil féérique que celui de ce coucher, d'un rouge doré, donnant à tout ce qui se présente devant nous une teinte métallique !

Cette rade au milieu de laquelle surgissent de petits îlots desquels émergent des arbres couverts de fleurs et de fruits, toute cette flore des tropiques dont nos plus belles serres en Europe ne peuvent à coup sûr donner une idée ; la ville de la Pointe-à-Pitre au fond de ce tableau à quelques centaines de mètres de notre mouillage, c'est absolument beau ! Jamais les décors habilement brossés d'un opéra, le pinceau même d'un grand artiste ne pourront donner un aperçu de cette vision enchantée.

Le commandant, en homme du monde accompli, me fait prévenir que nous allons être servis et reçoit ses invités, au nombre de six, avec la plus parfaite distinction. Son premier chef, prévenu à temps, s'était surpassé, les meilleures conserves mises à sa disposition pour nous, composent un vrai dîner de gourmet ; je me souviendrai longtemps d'un rôti de bécasse, arrosé d'un Clos Vougeot dont seraient jalouses les meilleures caves de Paris.

Nous étions au dessert, lorsqu'on vient m'avertir qu'un de mes cousins, habitant la ville de la Pointe-à-Pitre, ayant été prévenu de mon passage dans son île, désirait me serrer la main. Sans le connaître déjà nous devenons mutuellement bons parents en quelques minutes, aussi m'offre-t-il de me conduire à terre pour aller prendre le thé chez lui.

Avec une courtoisie extrême, la barque des officiers est mise à la mer, six rameurs de l'équipage reçoivent l'ordre de se mettre à ma disposition et à huit heures je puis enfin poser le pied sur la terre, c'était la première fois depuis onze jours.

D'un pas aussi chancelant, que celui que nous avons tous à bord, habitué que j'étais au roulis, ma marche sur la terre ressemble à celle qu'on prend forcément sur le bateau, c'est-à-dire à celle d'un homme dont les jambes se trouvent engourdis par de trop fortes libations.

Mon sympathique et aimable parent me fait visiter d'abord la ville par un magnifique clair de lune. Nous parcourons les rues, nous donnons un coup d'œil à la Cathédrale, à la place de la Victoire, place sur laquelle se termina un combat meurtrier qui devait

rendre à la France cette colonie, dont les Anglais s'étaient emparés. Cette victoire coûta bien cher ; les gentishommes français établis à la Guadeloupe depuis l'Emigration de 1783 tombèrent décimés sur cette place, où le grand-père de mon cousin, M. le comte de Touchimbert, périt lui-même à la tête de sa compagnie. Une plaque commémorative rappelle ce haut fait d'armes.

Rien ne me paraît plus singulier, en parcourant cette ville, que de voir toute cette population entièrement noire, des nuées de petits négrillons, de petites négrillonnes dansant dans les rues, n'ayant pour ainsi dire d'autre costume que celui que la nature leur a teint en noir, et me regardant aussi curieusement que je le faisais moi-même à leur égard.

Ce qui excite surtout mon admiration, c'est la grosseur et l'élévation des arbres, leurs feuilles, leurs fleurs, leurs fruits. Partout dans les jardins autour des maisons riches, croissent, sans grands soins, des plantes que nous voyons ordinairement dans les serres, ce sont des cactus, des palmiers de toutes espèces, des cocotiers, des aralias, des cicas, mais avec cette différence que je ne les avais

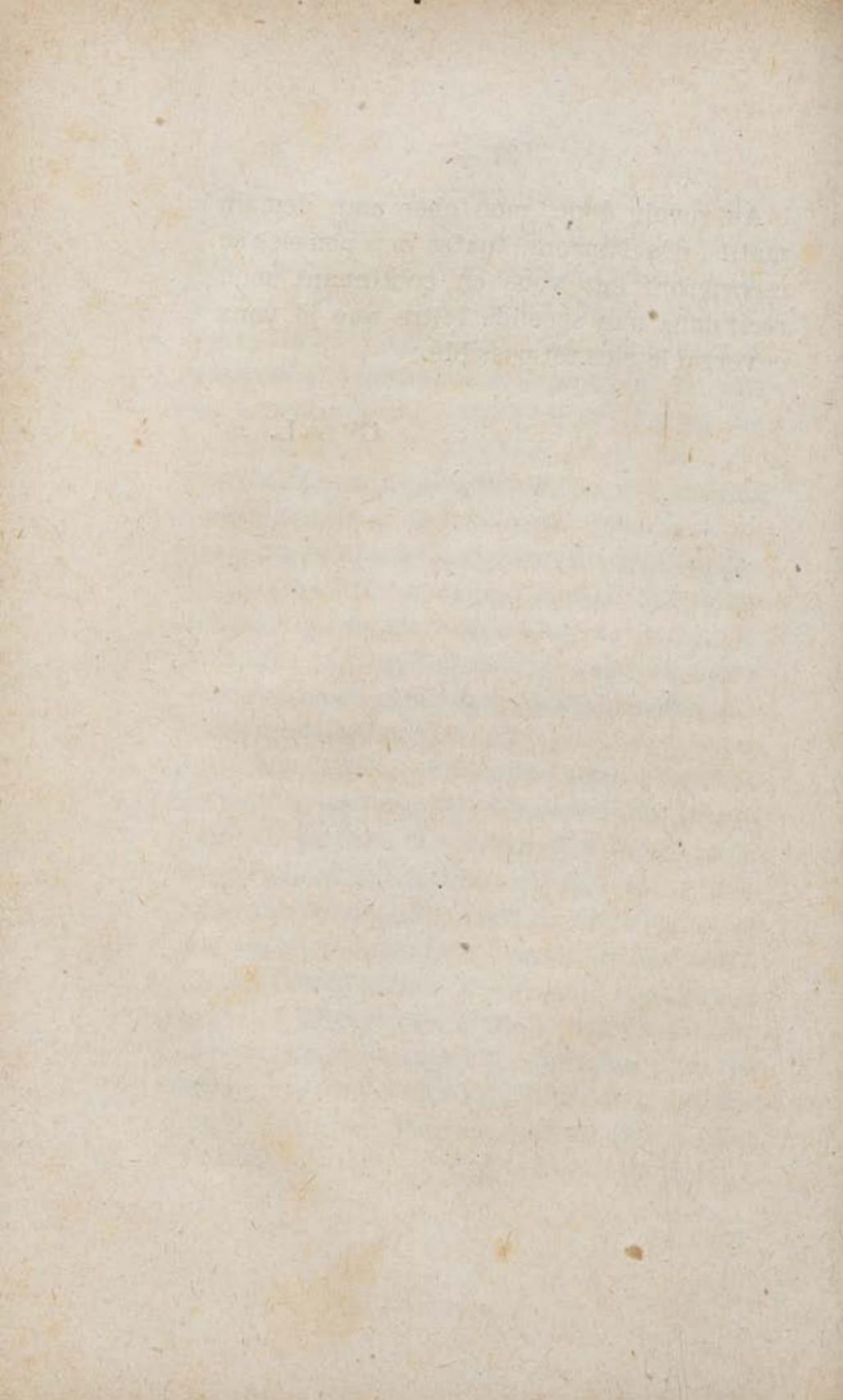
jamais vus qu'en pot ou en caisses, d'une dimension bien restreinte, tandis qu'ici je les vois ayant deux et trois mètres de circonférence, que je mesure difficilement leur hauteur avec les yeux, et que leurs branches ou palmes s'étendent, soit en éventail, soit en parasol à plus de quinze mètres de largeur.

Après une réception des plus cordiales chez mon parent, il me présente à toute sa famille, puis après avoir gaîment dégusté les plus exquises boissons glacées des pays chauds, je songe à retourner à bord. Je retrouve ma barque avec ses six rameurs restés à mes ordres pour tout le temps que je jugerais nécessaire.

Je me hâte de terminer cette première lettre que je veux vous envoyer par la première occasion. Je n'ai plus que le temps de vous prier d'accepter, de bien loin, une affectueuse poignée de main, de remplir ce pli de mes meilleurs souvenirs et, après l'avoir confié à mon cousin pour le mettre à la poste, je regagne, à une heure du matin, notre beau vaisseau l'*Amérique* dont la silhouette imposante se détache à quatre cents mètres du rivage au milieu de la rade.

Au revoir donc, mon cher ami, demain matin, dès l'aurore, toutes mes pensées se reporteront sur vous en continuant mon récit dans une seconde lettre que je vous enverrai le plus tôt possible.

C^{te} DE L.



*A bord de l'Amérique en rade de la Pointe-à-Pitre
Guadeloupe, le 21 janvier 1891.*

Mon cher ami,

En rentrant cette nuit de ma première excursion sur une terre des Antilles, à sept mille kilomètres de vous, je reprends aussitôt la plume, dès l'apparition du soleil, car je tiens à le voir à son lever, lui qui m'avait paru si beau à son coucher.

Il est six heures, déjà les chaudières du navire laissent échapper la vapeur, impatiente de nous faire admirer d'autres lieux de plus en plus enchanteurs.

Je sors de ma couchette après avoir bien mal dormi, je vous en réponds. En rade, sans le moindre souffle de la brise pour tempérer la chaleur accablante que nous supportons, le hublot de ma cabine tout grand ouvert cependant, ne donnant accès qu'aux nombreux moustiques qui viennent se rassasier à travers mon épiderme européen, le reste de la nuit m'a paru long.

Le bruit étourdissant de la descente des marchandises et de l'embarquement de celles que nous allons emporter, tout cela combiné a fait que je n'ai pu fermer l'œil.

Je monte sur le pont. Le ciel est pur, il se dore à l'horizon ; je jette encore une fois des yeux admirateurs sur ces îlots que j'apercevais hier soir, qu'on ne peut cesser de contempler ; je revois ces beaux arbres se dessiner dans cette teinte pourprée, puis le grognement de la sirène se fait entendre, se répétant de montagne en montagne et l'*Amérique* prudemment tourne sur elle-même.

On commande en avant pour reprendre aussitôt notre course rapide.

Nous longeons toutes les côtes de la Guadeloupe que nous avons à présent à notre droite en la voyant aller toujours en s'élargissant.

A deux cents mètres de nous, tout au plus, ce sont des falaises couvertes d'arbres en fleurs, de lianes, véritables guirlandes vertes et fleuries qui tombent jusque dans l'eau. De temps en temps les torrents jettent en cascades leurs eaux dans la mer.

Le commandant tient à me faire tout admirer ; de la passerelle où je suis, il me

nomme, en passant, les villages, les usines, les habitations qu'on aperçoit parfaitement. C'est ainsi qu'il me montre la propriété des Trois Rivières, appartenant à mon parent, chez lequel j'ai été si bien reçu hier. Que cette jolie villa serait donc splendide, si elle pouvait se trouver avec tout ce qui l'entoure à quelques lieues de Paris !

A dix heures on doit s'arrêter un instant dans la ville principale de la Guadeloupe, à la Basse-terre. Nous ne devons y stopper que le temps nécessaire au service de la poste. Nous y voilà arrivés à l'heure indiquée, l'aspect de cette ville est agréable ; à gauche sur un morne une forteresse entourée de casernes, c'est le point fortifié de l'île. La Basse-terre est moins peuplée que la Pointe-à-Pitre ; mais elle est la capitale de la colonie, il y a un évêché et une Cour d'appel.

Comme la veille, nous sommes entourés d'une foule de petites barquettes, des marchandes, des crieurs de journaux coloniaux et quelques passagers encombrant le pont, en même temps qu'une légion d'enfants tout noirs, complètement nus, qui sautent tous dans l'eau. Ils font signe de leur jeter quelques pièces de monnaie qu'ils vont rattraper aussitôt dans la mer en plon-

geant comme des poissons. Pas une n'est manquée, ils la rapportent dans leurs dents blanches en nous regardant avec satisfaction ; c'est pour nous un spectacle nouveau et très amusant.

On embarque une douzaine de pauvres diables condamnés aux travaux forcés que le navire doit mener au pénitencier de Cayenne. C'est le cœur serré de compassion que je les vois mettre aux fers à fond de cale. L'un de ces malheureux est aveugle, il fait réellement pitié, malgré qu'il ait bien mérité sa peine, car on me dit qu'il a l'habitude de ces voyages forcés, il en est à sa dix-septième condamnation pour incendie.

Notre escale n'ayant duré qu'une heure, nous reprenons aussitôt la route vers la Martinique.

Après avoir quitté les côtes de la Guadeloupe on aperçoit celles de la Dominique, une des possessions des Anglais. Cette île est loin de paraître aussi fertile que celle que nous venons de voir. A notre gauche nous distinguons Marie-Galande, petite terre dépendante du gouvernement de la Guadeloupe, il n'y a que 12 000 habitants n'ayant d'autres industries que celles de la pêche et de l'élevage des bestiaux.

En côtoyant la Dominique nous la voyons dans toute sa longueur, sa forme principale ; vers le milieu, s'élève, sur le rivage, un gros bourg, c'est la capitale Roseau. Là demeure le Gouverneur anglais ; quoique cette ville soit bien modeste, il y a cependant des fonctionnaires et même un Evêque. Chose remarquable, c'est un Prélat catholique dans une colonie anglaise, mais elle était autrefois à la France et comme on le voit, la religion d'un pays brave les conquêtes. Cette terre est suffisamment habitée mais peu cultivée, les terrains sont impropres à la production de la canne, quelques champs seulement approvisionnent deux ou trois petites usines. Dans les mornes se trouvent des soufrières exploitées par les Anglais. C'est la seule île des Antilles où il reste encore quelques individus de la race primitive de ces pays, les nègres caraïbes qui autrefois étaient des sauvages si terribles, si cruels, si anthropophages que dès la découverte de toutes ces îles, on s'est efforcé d'éloigner cette race. Il en reste à la Dominique quelques familles formant environ une centaine d'individus ; ils se sont d'ailleurs un peu civilisés, ils ne mangent plus de chair humaine et ils vivent en bonne

intelligence avec les autres sous la surveillance, cependant encore nécessaire, de la police anglaise.

Nous quittons la pointe extrême de la Dominique pour entrer dans le canal de ce nom et qui, large de 40 à 45 kilomètres, la sépare de la Martinique.

Avec la lorgnette on commence déjà à voir sortir de la mer les contours de ses hautes montagnes. Généralement cette traversée est mauvaise, toujours redoutée des marins ; cependant aujourd'hui, il n'y a simplement qu'une brise un peu forte, avec quelques vagues, c'est bien peu effrayant lorsqu'on est habitué, comme nous le sommes, aux énormes lames qui jouaient ces jours-ci avec notre navire comme un enfant joue au volant sur sa raquette. Poussés rapidement par un bon vent arrière, en une heure nous atteignons le rocher de la Perle, ainsi appelé à cause de sa forme ronde ; il n'est séparé du pied de la première falaise que de trois ou quatre cents mètres.

De ce point toute la Martinique fait l'effet d'une gigantesque montagne, aux flancs éventrés, formant autant de vallées verdoyantes dont les hauts arbres, les champs couverts de cannes, viennent baigner dans la mer.

On me nomme les différents bourgs dont on distingue les clochers de leur église, les usines avec leur cheminée fumante ; de là je vois très bien la Basse-Pointe, chef-lieu du canton sur le territoire duquel est situé Chalvet, la propriété que je viens visiter. C'est le but de mon voyage, j'éprouve donc une vraie satisfaction en pensant que dans une heure au plus je descendrai sur la terre et que je pourrai m'y promener pendant quelques semaines.

Nous passons très près de ce rivage tout vert, tout fleuri ; de hauts cocotiers poussent jusque dans l'eau, car il n'y a pas ici de plage comme sur le bord de l'océan en Europe, la mer se maintient à une dizaine de mètres de la terre pour devenir immédiatement profonde.

Enfin nous voici en vue de la rade de Saint-Pierre ; l'entrée en est complètement facile, sans passe dangereuse, le navire est dirigé droit sur les bouées d'attache ; la sirène se fait entendre, nous sommes arrivés ; aussitôt le canon annonce que l'*Amérique* a stoppé.

De même qu'à la Guadeloupe, le canot de santé accoste, suivi de beaucoup d'autres.

La ville de Saint-Pierre placée sur la pente

très rapide de la haute montagne à laquelle elle est adossée, se présente fort bien. — Entourée de tous les côtés par des hauteurs toutes boisées, couvertes jusqu'à leur cime, de la plus belle végétation qu'on puisse imaginer, elle vous offre l'aspect d'une grande cité.

Le port n'est à vrai dire que le bord de la mer sur lequel une allée de beaux arbres tout fleuris forme un quai contre lequel sont amarrés les nombreux navires de commerce qui le fréquentent. De cette place partent les rues en allant, en montant par des pentes très rapides former le centre de la ville où s'élève, au-dessus des maisons, la Cathédrale qui d'ici paraît imposante.

Beaucoup de monde monte à bord venant au devant de parents ou d'amis pour les féliciter de l'heureuse traversée.

M. Charles Ariès, mon mandataire, et M. de la Guigneraye notre régisseur à Chalvet, viennent également me souhaiter la bienvenue.

Je prends congé de notre aimable commandant. En le remerciant d'avoir tout fait pour me rendre agréable ce long voyage, je fais mes adieux à mes compagnons de route et je quitte l'*Amérique* sur laquelle j'avais

passé douze jours aussi bien employés qu'ils peuvent l'être sur mer.

Le petit canot qui nous mène à terre embarque également nos deux amis les P.P. Franciscains que le grand vicaire de Mgr l'Evêque était venu recevoir ; les présentations se font, on promet de se revoir à Chalvet comme à Saint-Pierre et enfin nous descendons à terre.

La douane est aussi gracieuse que possible ; aussitôt nos colis sont portés à l'hôtel des Bains, le meilleur de la ville, mais franchement il ne ressemble guère à nos confortables établissements de Paris.

Nos malles débouclées, un coup d'œil rapide donné à nos appartements, un bout de toilette et nous voilà prêts à aller savourer le repas créole que nous offre à six heures M. Ariés.

Ce premier dîner est très gai, les honneurs de la maison sont faits par Mme Henri Ariés avec autant de grâce que d'amabilité. Les plats tout nouveaux pour moi me semblent excellents, depuis le potage à la tortue, le sang de mouton au piment, les poissons, hérissons de mer à l'huile d'olives, la salade de choux palmistes (cœur d'un palmier abattu pour faire cette salade si délicate), jus-

qu'aux fruits les plus variés de la Martinique, tout est réellement digne du palais le plus fin.

Je reviendrai quelquefois sur les menus créoles, ainsi que sur la saveur des fruits si variés ici, mais je puis dire déjà que, sauf l'ananas, beaucoup plus succulent que ceux mangés en Europe, les oranges d'espèces si diverses, les sapotilles, les bananes, tous les fruits que je viens de goûter sont trop sucrés, ressemblant trop à une crème fouettée, pour que je puisse dès le premier jour les trouver préférables à nos bonnes pêches et poires de France.

Après le dîner nous regagnons notre hôtel pour y passer dans un vrai lit la première nuit qui ne se ressentira pas de l'affreux roulis.

Ici je remarque avec plaisir que les lits sont très larges; quatre colonnettes supportant un ciel, le tout fermé par une gaze légère, protégeant celui qui s'y repose, de la morsure des moustiques, puis un seul matelas en crin, sur lequel un unique drap est étendu, voilà le matériel d'un coucher créole.

C'est là-dessus qu'on s'étend sans autre vêtement que l'indispensable, désirant le moindre courant d'air, qu'on s'efforce d'obtenir par la disposition de la chambre. Le

lit est placé entre deux fenêtres sans carreaux, seulement fermées par de simples persiennes pour laisser passer la fraîcheur de la nuit, sans laquelle on ne pourrait dormir. Toutes les maisons sont ainsi organisées, jamais de vitres et même les cloisons intérieures ne sont montées que jusqu'aux trois quarts de leur hauteur, que terminent de jolis balustres tournés, de telle sorte que des quatre coins de la maison l'air circule librement.

Fatigué par le manque de repos de la nuit dernière, je m'endors profondément pour n'être réveillé au petit jour que par l'entrée inattendue sans avertissement préalable, d'une négresse qui apporte sur un plateau une petite tasse de café noir. C'est l'habitude, partout à la Martinique, d'avalier aussitôt son reveil, cette infusion, d'ailleurs excellente, de laquelle, dit-on, dépend la bonne santé.

La vue de cette négresse, d'un âge, au reste, lui permettant d'entrer sans frapper dans la chambre du voyageur, ne me fait pas l'effet de l'apparition de Vénus en personne.

Le confort à l'hôtel est bien primitif, une chaise en paille, une table avec une cuvette

minuscule, puis dans un coin, un trépied avec une bassine en terre remplie d'eau pour les ablutions plus intimes, enfin un autre vase également en terre remplaçant les indispensables, tel est le mobilier. Rien n'est plus désagréable que ce manque d'indispensables, désagréable d'abord pour vous, mais tout autant ensuite pour le promeneur dans les rues qui voit à chaque porte une petite servante négresse déposer dans le ruisseau le contenu du vase. Heureusement que ces ruisseaux sont profonds et qu'ils conduisent vite à la mer une eau courante descendant en torrent de la montagne.

Dès sept heures du matin on m'avertit qu'une voiture est à mes ordres pour nous faire visiter la ville. Après avoir bu un verre de coco frais, boisson fraîche et agréable, recommandée avant le déjeuner, nous partons accompagnés d'un guide des plus aimables, M. Fernand Clerc, un des voisins de Chalvet, que je connaissais déjà depuis l'année dernière et que j'avais eu le plaisir de recevoir chez moi en France.

Nous visitons les églises, les places, les promenades dont la principale est le Jardin des Plantes. Quelle végétation dans ce jardin ! des arbres de toutes espèces, des

bambous de plus de 60 mètres de hauteur, des arbres à pain portant toute l'année un fruit très apprécié des nègres et en même temps une nourriture très saine. Il faut cependant ne pas s'aventurer dans l'épaisseur de ces haliers de fougères arborescentes, de palmiers, de muscadiers, d'arbres du voyageur (énorme éventail très gracieux), etc., que des lianes, descendant de tout en haut, réunissent les uns aux autres pour former réellement une forêt impénétrable ; car là, comme partout à la Martinique, dans les endroits couverts, le serpent terrible, le trigonocéphale dort en grand nombre, et si vous avez le malheur de le toucher du pied, vous êtes mordu pour mourir quelques heures après sans qu'aucun remède connu puisse vous sauver.

Ce jardin dessiné sur le versant d'un coteau serait la plus belle promenade possible si l'incurie de ceux qui doivent l'entretenir n'était pas un obstacle à sa fréquentation.

De là nous allons au bord de la mer à l'endroit où les habitants possèdent presque tous de charmantes villas pour aller s'y baigner. Cette banlieue de Saint-Pierre s'appelle le Fond-Corée ; vis-à-vis, sur la hau-

teur, se trouve le vieux quartier du Fort et de l'autre côté de la ville celui du mouillage où commence la rade. Nous rentrons en ville en passant par le marché couvert, bâti en fer comme ceux de Paris.

Ici nous pouvons juger tous les types, nous voyons les produits alimentaires du pays, ils nous sont offerts avec des gestes et des façons si drôles que nous ne pouvons retenir notre hilarité.

A midi nous revenons prendre place à la table si hospitalière de M. Ariès et nous commandons les voitures pour trois heures afin de nous rendre à Chalvet.

En attendant les véhicules, aussitôt après le déjeuner, je fais une promenade dans la ville du côté des monuments et du mouvement commercial.

La ville de Saint-Pierre est grande, peuplée de 30,000 habitants. Les rues sont larges mais très accidentées, les maisons en général peu élevées, solidement bâties en pierres noircies par le temps, ce qui leur donne un aspect triste. Les boutiques sont bien peu luxueuses, elles ressemblent plutôt à des bazars ouverts à tous les vents qu'à des magasins comme ceux de nos villes d'Europe ; il n'y a d'ailleurs que dans deux ou

trois rues que les étalages se voient. Presque partout ce ne sont que des comptoirs de négociants en gros, contenant des échantillons de tout, formant un fouillis de marchandises, de comestibles de tous genres, où les jambons, les tonnes de morue, les denrées d'épicerie se mêlent aux tonneaux d'engrais chimiques et aux matériaux de construction. Tous ces bazars ou boutiques sont fermés la nuit par de lourds volets qui ne s'ouvrent pas, mais se relèvent. Ils sont attachés le matin par des chaînes à la hauteur du premier, et procurent ainsi un abri contre l'ardeur du soleil. Ces rues seraient monotones et tristes si elles n'étaient pas animées par de nombreux passants aux allures affairées; de jolies voitures, dites américaines (les seules en usage ici) attelées de petits mulets très alertes circulent au galop au milieu de la chaussée. C'est à un tel point que je ne comprends pas comment on ne ramasse pas, à tout instant, de jeunes négrillons sous les roues de ces équipages.

L'hôtel de ville est un grand bâtiment sans style, il serait passable si ce n'était l'abandon du parterre qui l'entoure. Le palais du gouvernement n'est ici qu'un pied-à-terre car le gouverneur réside à Fort-de-France;

c'est un très vieil hôtel bâti au siècle dernier au milieu d'un jardin, fort délaissé également. Toutefois nous y admirons des arbres splendides.

La cathédrale est moins imposante que je le pensais en la voyant de la rade, elle a cependant un aspect monumental sans que l'art ni le bon goût aient présidé en maîtres à son édification. C'est une construction toute en bois peint en blanc, dont le milieu est formé d'un frontispice de style grec, terminé de chaque côté par une haute tour en forme de dôme ; le tout ressemble un peu trop à une église en carton. L'entrée en serait jolie, si le square qui se trouve devant, n'était pas encore si mal tenu. L'intérieur est beaucoup mieux, une grande nef voûtée avec bas côtés, séparés par des colonnes en bois sculpté, lui donne un assez grand air. Des verrières, disposées de telle sorte que l'air puisse passer tout autour, des peintures murales dans le chœur, au milieu duquel est placé le maître-hôtel en marbre blanc fort beau et richement orné, forment tous les décors de ce sanctuaire.

L'évêché se trouve derrière la cathédrale, c'est un beau palais entouré d'un jardin soigné, mais le tout dans d'assez petites pro-

portions. La porte d'entrée seule est monumentale, elle est bien placée sur la plus belle promenade de la ville, elle fut autrefois plantée de manguiers, devenus aujourd'hui gigantesques, par les moines blancs possesseurs alors de toute cette partie de la cité.

De retour de notre visite dans la ville, nous montons dans deux voitures chacune attelée de vigoureux chevaux créoles, tout petits, extrêmement nerveux et effrayants parfois par leur galop, allure qu'ils maintiennent presque toujours, même dans les descentes les plus rapides.

Notre route est la plus pittoresque qu'on puisse rêver ; taillée dans le flanc des montagnes que nous traversons, elle est, sur tout le parcours, une délicieuse promenade au milieu de forêts vierges et ce n'est encore, paraît-il, que le commencement du tableau admirable dont nos yeux vont être émerveillés pendant toutes nos excursions.

Nous montons ainsi à l'ombre d'arbres tous plus beaux les uns que les autres, des orangers chargés de fleurs et de fruits, des bananiers avec leurs lourds régimes de bananes, des cacaotiers, des plantes de toutes les couleurs, des ibiscus entièrement rougis par leur élégante floraison, le long des talus des cau-

lés, des caladions les plus variés, des bromélias de toutes les espèces, des dracœnas gros comme des arbres, les uns rouges, les autres bicolores, et enfin après une montée d'une heure environ nous arrivons au joli bourg du Morne-Rouge.

C'est le point culminant de la montagne qui domine Saint-Pierre de ce côté.

La route forme la rue principale de ce délicieux endroit, choisi du reste comme villégiature par tous les habitants riches de la ville. C'est ici que Mgr l'évêque a sa maison de campagne qu'il habite presque constamment. Ce ne sont de tous côtés que pavillons élégants, petites maisons en bois découpé, sur la façade desquelles grimpe une végétation toute fleurie, des vanilles, des glaïeuls, des lianes qui les cachent avec leurs mille fleurs à l'odeur embaumante.

Nous mettons pied à terre pour visiter l'église, lieu d'un pèlerinage très suivi.

La chapelle est jolie, une belle statue de la Sainte Vierge est placée sur le pilier gauche du chœur, sa tête est surmontée d'une couronne en or massif, présent des dames de Saint-Pierre pendant une épidémie de fièvre jaune. Ce pèlerinage existe depuis le vœu fait par un évêque au siècle dernier que

l'intercession de la sainte Vierge avait préservé d'un terrible naufrage. L'adoration perpétuelle y est établie; un couvent de religieuses, dans lequel elles donnent aux jeunes filles une éducation soignée, a la garde et l'entretien de ce sanctuaire.

A genoux près de la statue miraculeuse se tenait une religieuse au costume entièrement blanc; je regardais cette sainte fille, recueillie dans sa pieuse garde, lorsqu'elle se retourna pour nous jeter un regard curieux; son visage était d'un beau noir luisant: ce contraste nous frappa étrangement.

Après ce premier relai de quelques minutes, nous avons encore à faire 15 kilomètres, nous en avons déjà franchi 9, la distance de Saint-Pierre à Chalvet étant de 24 kilomètres.

Tous les chemins de la Martinique sont très fréquentés et très animés, partout du monde, des nègres à cheval ou à mulet, des négresses portant leurs fardeaux sur la tête, quelque lourds, quelque fragiles qu'ils soient, pieds nus et trop légèrement vêtues; elles marchent vite en chantant des chansons créoles sur les airs les plus gais.

Nous n'avons plus qu'à descendre maintenant pour arriver au village de la Callebasse que nous traversons au galop. Cer-

tainement cette allure est des plus dangereuses et ce n'est que grâce à l'habitude de ces routes qu'ont nos petits chevaux, que nous devons de ne pas culbuter cent fois à de pareils tournants à angles droits qui se succèdent sans cesse.

Nous passons d'un morne à l'autre sur des ponts que le génie militaire a construits sur cette grande voie bien comprise et aussibien entretenue que possible. D'un côté c'est la montagne s'élevant à pic à des centaines de mètres, de l'autre c'est un précipice effrayant, dont la profondeur ne permet pas aux meilleurs yeux de voir un torrent qui y roule avec fracas ses eaux écumantes.

Sur tout notre chemin c'est ainsi ; si on peut comparer un peu ce pays aux Pyrénées, c'est avec cette différence qu'ici depuis le fond des précipices, jusqu'à la cime des montagnes, la végétation est étonnante. Pas une parcelle de terre, pas un rocher qui ne soient recouverts de fleurs, de mousse, véritable chevelure de verdure, de lianes tombant du haut des arbres, souvent plus grosses que les arbres eux-mêmes auxquels elles s'entremêlent, prenant racine dans le bas du sol pour remonter encore, en les enlaçant de nouveau, et tout cet enchevêtrement chargé

d'orchidées avec des fleurs en forme d'oiseaux ou de papillons aux mille couleurs différentes.

Nous passons le dernier pont que nous avons à franchir avant d'arriver à Chalvet. Ce pont relie ensemble deux rochers, dont la base est tout au fond du précipice à deux cents mètres au moins au-dessous de nous et dont les sommets sont bien à quatre cents au-dessus de nos têtes. Arrivé sur ce pont, je suis tellement impressionné de ce spectacle que je fais arrêter la voiture et nous restons réellement en extase devant cette splendide nature.

On me dit que là commencent les bois de notre propriété. — Quelle entrée de parc, si on habitait un pareil pays !

Je mesure à cet endroit un des sujets d'une touffe de bambous poussé à une quinzaine de mètres au-dessous du pont, il a encore à cette hauteur, qu'on peut estimer le tiers de sa longueur, une grosseur de 56 centimètres de circonférence ; vous pouvez par ce détail vous faire une idée de ces arbres.

Des fougères arborescentes, dont les branches si gracieuses viennent ombrager la route, atteignent certainement des hauteurs analogues.

Malheureusement tous ces bois ne sont d'aucun rapport; sans doute, dans ces forêts vierges, beaucoup d'arbres de valeur s'y trouvent à profusion, vous y voyez l'acajou, le bois de fer, le palissandre, le campêche, mais s'il est difficile et dangereux d'arriver jusqu'à eux, car il faudrait, sans craindre les serpents, se frayer un chemin par un véritable défrichement, il serait impossible de les enlever: ou ils tomberaient au fond du précipice ou ils resteraient sur la falaise à des centaines de mètres de tout chemin carrossable.

Il va être six heures, la nuit arrive, n'ayant pas de lanternes et devant faire encore six kilomètres nous excitons la vitesse de nos petits chevaux. Nous traversons un village de huit cents habitants, l'Ajoupa-Bouillon, l'église est sur le bord de la route, elle nous paraît belle et bien entretenue.

Il faut encore franchir un petit ravin avant de trouver la plaine où nous cultivons les cannes de notre propriété. L'obscurité nous envahit, aussi je ne ferai plus qu'une remarque, c'est l'apparition à ce moment de milliers de mouches phosphorescentes voltigeant en tous sens devant nous, on dirait des étincelles électriques passant et repassant

dans le feuillage. Lorsque la nuit est venue dans ce pays enchanteur le créateur a voulu que, même dans l'obscurité, on puisse encore ouvrir des yeux admirateurs.

Enfin nous quittons la grande route, nous tournons à gauche dans une avenue de hauts cocotiers et nous sommes à Chalvet, il est sept heures.

La maison d'habitation n'est pas belle; sans architecture, composée simplement d'un rez-de-chaussée, elle est grande cependant, bien commode et l'intérieur en est réellement agréable.

Une grande galerie de 33 mètres de longueur sur 9 de largeur avec une élévation de 4 m. 50, sert de pièce de réception. Dans le bout de droite, une jolie fontaine de marbre laisse continuellement couler une source d'eau fraîche et limpide, c'est la salle à manger; le milieu sert de cabinet de lecture et enfin l'autre extrémité de salon.

La maison est double, toutes les chambres, dans lesquelles on pénètre par la galerie, ont leurs fenêtres sur un jardin situé derrière.

A côté de cette principale maison se trouve un petit bâtiment séparé, appelé le pavillon du maître, se composant d'une chambre

et d'un cabinet de travail : c'est ce pavillon qu'on a préparé pour me recevoir.

Après un bon dîner dont les honneurs nous sont faits gracieusement par Mme de la Guigneraye, ses filles et toute la famille, chacun vers dix heures prend possession de son appartement avec l'espoir de passer une bonne nuit.

Je veux ici terminer la première partie de cette lettre, pour qu'elle ne vous paraisse pas trop longue à lire, demain je continuerai mon récit en le datant cette fois de Chalvet.

*Habitation Chalvet
Basse-Pointe-Martinique,
Vendredi matin.*

J'espérais donc pouvoir me reposer bien tranquillement, mais il est dit que toujours mon enthousiasme pour ce pays, doit trouver quelque incident pour le refroidir un peu.

En effet, malgré les moustiquaires, que pour rendre plus élégants on a faits avec une étoffe à rideaux insuffisamment serrée, d'infemales bêtes ailées ont fait irruption dans mon domicile, aussi je viens de passer la plus grande partie de la nuit à me mettre l'épiderme en sang ; mon compagnon n'a guère dû être plus heureux que moi, si j'en juge ce matin par un de ses yeux qui atteint la grosseur d'une noix, grâce à la morsure des moustiques.

Au lever du soleil une négresse entre dans ma chambre pour m'apporter le café. Ici il y a évidemment un progrès, la petite porteuse de ce breuvage est plus jeune de beaucoup que celle de l'hôtel de Saint-Pierre, je dirai même qu'elle est gracieuse dans son léger costume de toile à rames, mais je ne crois

pas cependant qu'elle puisse concourir avec succès pour un prix de beauté, du moins devant un jury blanc.

Un bain froid m'est proposé, je vais dans la salle où se trouve une piscine, au milieu de laquelle passe un courant d'eau descendant de la montagne, je m'y précipite avec délices et, ma toilette une fois terminée, M. de la Guigneraye me fait visiter les bâtimens.

La chapelle dans laquelle les nègres font toujours brûler de nombreux cierges, est petite, mais assez bien décorée, il y a une statue de la sainte Vierge en bois doré, c'est au reste le plus bel ornement.

Nous passons ensuite à l'inspection de la rhumerie, de la sucrerie, de l'écurie des chevaux de selle, des parcs à bœufs et à mulets.

Je suis satisfait de cette première vue, car il y a quaranté-huit ans que les propriétaires avaient quitté cette demeure et je me demandais si j'allais encore trouver quelques pierres les unes sur les autres, aussi suis-je charmé de voir tout cela en bon état.

Sans doute je vais avoir à donner des ordres pour bien des modifications, quelques réparations sont urgentes, mais en somme ces constructions faites autrefois très soli-

dement avec de bonnes pierres de taille et d'excellent mortier, sont encore debout pour longtemps, devraient-elles même résister aux violents tremblements de terre assez fréquents ici.

Il y a au milieu des bâtiments une casemate dans laquelle tout le monde se réfugie lorsque les oscillations du sol deviennent dangereuses.

A mon retour de cette première inspection, nous avalons un verre de coco frais et nous montons à cheval pour visiter les plantations.

Je dois en conscience féliciter M. de la Guigneraye sur la tenue de sa culture, tous les champs sont propres, bien fumés et nos cannes sont réellement belles.

Quoique la propriété soit très grande, la partie cultivée en cannes n'a qu'une étendue de 237 hectares, les autres terres sont des savanes (prairies) nécessaires à la nourriture des troupeaux de la propriété. Les bœufs de travail sont au nombre de 70 et les mulets de 58.

La rhumerie comprend les bacs à composition, c'est-à-dire de grandes cuves en béton aggloméré ou après lui avoir fait subir une première chauffe, le jus qu'on veut distiller est réduit à 5 ou 6 degrés alcooliques.

De ces cuves, les jus passent, au moyen d'une pompe hydraulique, dans des foudres en bois de chêne, dans lesquels la fermentation se produit. Un très grand bâtiment contient 60 de ces foudres d'une capacité chacun de dix mille litres de composition. La fermentation étant arrivée à son point voulu, au bout de dix à douze jours, cette composition passe dans les alambics qui la distillent en rendant en rhum environ 75 à 85 % du sirop pur de la canne. Des alambics le rhum passe dans des serpentins réfrigérants et de là dans d'autres foudres où il attend son expédition en France et principalement en Amérique. Notre installation comprenant deux puissants alambics peut produire 2 200 litres de rhum par jour.

La sucrerie autrefois nous donnait cinq cent mille kilogs de sucre annuellement; elle ne fonctionne plus aujourd'hui, attendant des jours meilleurs pour l'industrie sucrière.

La culture de la canne demande de grands soins et beaucoup de dépenses en fumure comme en main d'œuvre. Chaque champ est bien aménagé, aboutissant à des chemins d'exploitation commodément tracés pour les charriages.

Tous les ans on récolte les cannes plantées, les premiers, les seconds et quelquefois les troisièmes rejets. Tout le domaine est assolé pour une récolte ainsi réglée.

Lorsque vous plantez c'est un morceau de canne pris à un nœud que vous enfoncez en terre, ce n'est en somme qu'une bouture que vous faites de laquelle sortent des rejets au nombre moyen de 10 à 15 par chaque pied. La distance observée est d'un mètre, ce qui fait que vous avez dix mille touffes dans un hectare à récolter seulement au bout de dix huit mois. Pendant ce laps de temps vous devez faire un sérieux sarclage, au moins tous les mois, fumer les touffes, d'abord avec du fumier d'étable et ensuite avec des engrais chimiques, combinés selon la nature de chaque champ. Les 1^{er}, 2^e et 3^e rejets se récoltent après huit ou dix mois et se soignent de la même manière, de telle sorte qu'une exploitation comme celle-ci nécessite, outre le fumier de 130 animaux au moins, une dépense annuelle et moyenne de 35 à 40 mille francs de tourteaux, superphosphate, nitrate de soude, etc., etc.

La main-d'œuvre est très chère ici et difficile à obtenir des créoles pour lesquels la nécessité du travail n'existe pas, ils préfèrent

se nourrir des fruits des forêts et passer leur temps à dormir sous les arbres. L'argent ne leur est pas nécessaire, ils n'ont besoin ni de vêtements, ni de chauffage, ni même de maison proprement dite. Nos ateliers à Chalvet doivent occuper chaque jour 160 à 180 ouvriers, chacun est séparé, c'est-à-dire qu'il y a une escouade pour chaque travail, surveillée et dirigée par un ancien ouvrier choisi parmi les plus intelligents qu'on appelle le commandeur. Le tout est sous la surveillance du contre-maître qui lui-même ne fait qu'obéir aux ordres du gérant de l'habitation, aussi l'un et l'autre doivent-ils être à cheval du matin au soir pour ne pas laisser les travaux sans une direction incessante.

Tous les ouvriers sont à la tâche, ils doivent la faire dans un temps déterminé et convenu d'un commun accord.

J'arrive tout naturellement à devoir vous parler de la difficulté énorme que nous avons à recruter des ouvriers travailleurs. Sans détour, comme sans arrière-pensée, je dois dire combien les lois faites autrefois, qui pouvaient être supportables alors, avec les modifications que le conseil souverain de l'île voulait y apporter, nous sont aujour-

d'hui préjudiciables, nous mettant même dans l'impossibilité souvent de tenir nos plantations dans un état productif.

Après l'abolition de l'esclavage qui fut assurément un grand bienfait pour l'humanité, un sénatus-consulte, rendu en 1852, donna au conseil général de la colonie le droit de voter tous impôts, comme de prendre toutes mesures nécessaires au pays. En ce temps cette assemblée composée d'hommes éminents, tous grands propriétaires ou industriels, se préoccupant bien plus de l'intérêt général que de politique, avait établi l'immigration et voté les fonds nécessaires pour son fonctionnement, c'est-à-dire que le gouvernement de l'île faisait, sous son contrôle direct, venir des travailleurs, souvent des Indiens de Calcutta, pour remplacer les créoles qui, trouvant de quoi se nourrir sans travailler, ne servaient à rien pour la prospérité de la Colonie.

Leur nourriture en effet se compose toujours de riz, du fruit de l'arbre à pain, alimentation très saine, de farine de manioc qui pousse sans culture partout et de tant d'autres fruits qu'on récolte sans se donner la moindre peine et sans le moindre débours.

Ces Indiens étaient engagés pour cinq

années et envoyés sur les propriétés qui en avaient fait la demande officielle, chaque propriétaire avant tout, ayant versé une première somme au trésor de l'île et s'étant engagé à loger, nourrir, bien soigner ces familles appelées coolies, leur payant en plus un salaire journalier.

Le maintien rigoureux de ce contrat était surveillé par des agents de l'autorité, qui, de son côté, exigeait avec l'aide de la justice, que les coolies remplissent également leur engagement en travaillant chez leur propriétaire et non chez un autre.

En 1870 le suffrage universel fut établi aussi bien dans les colonies qu'en France. Dès ce moment, tous les Conseillers Généraux, ainsi que les Députés, furent choisis par les électeurs, non plus parmi les hommes les plus intéressés à la prospérité générale, mais parmi des hommes intelligents sans nul doute, mais n'ayant d'autre intérêt que de soigner avant, pendant comme après, leurs élections. Dans un but de popularité ils résolurent en principe d'en arriver le plus vite possible à la suppression de l'immigration.

Un vote du Conseil Général en 1884 mit la dernière main à cette œuvre antipatriotique

en refusant son concours, sous le fallacieux prétexte d'accorder sa protection au travailleur indigène contre la concurrence étrangère et de plus, bien entendu, il refusa l'appui de l'autorité pour faire respecter les Contrats. Ce prétexte en effet est faux, car il est à constater que plus l'immigration donnait de bras au pays plus la richesse y entraînait en même temps. Ainsi en 1852 avant l'immigration le pays produisait 52 000 barriques de sucre et le salaire était à 1 franc. En 1883, avant que n'éclatât la crise sucrière, il produisait avec l'immigration 90 000 barriques de sucre et le salaire était à 2 francs et même 2 fr. 50.

Aussitôt après ce vote on vit un nombre considérable de coolies, sans motif aucun, abandonner leur chantier et s'en aller avec femmes et enfants vivre dans les bois et vagabonder sur les chemins et dans les villes, jouissant tout à l'aise des moyens, donnés par les élus, de rester dans l'oisiveté en grève perpétuelle.

Je veux bien admettre, ce qu'on met en avant pour ne plus protéger le travail ici, que d'obliger, par la rigueur de la justice, des citoyens à travailler lorsqu'ils ne le veulent pas est chose difficile, puisque tout

Français est considéré comme libre en tout et pour tout et que l'étranger qui met le pied sur le territoire de la France, acquiert les mêmes droits. Cependant c'est possible, attendu que cette thèse est vraie lorsqu'il s'agit de quelqu'un qui n'a contracté aucun engagement, mais lorsqu'au contraire il y a un acte en règle par lequel, dans toute sa liberté d'action, un individu quelconque s'engage, dans un temps déterminé, à livrer un travail entrepris, elle ne l'est plus et, même, en France, je dis qu'il y a des lois pour l'obliger à s'exécuter.

Un entrepreneur de constructions par exemple qui s'oblige par un contrat à livrer, soit à un particulier, soit à l'état ou à une administration, un bâtiment, n'est-il pas condamné à des dommages et intérêts s'il abandonne le tout avant son achèvement ?

Il y a un exemple plus frappant encore et plus spéciale à notre question. Les chauffeurs ou enrôlés, quels qu'ils soient, sur un navire, qui dans un port de relâche, se sauveraient en abandonnant leur bord, ne seraient-ils pas sur l'ordre du Capitaine, ramenés par la gendarmerie sur le navire ? Ce fait, je l'ai vu se produire.

Eh bien ! si, dans ce cas, la loi admet, pour

expliquer sa rigueur, l'absolue nécessité, pourquoi refuserait-elle une sévérité semblable dans notre cas, où la nécessité est encore plus grande, puisque de cette nécessité dépend absolument l'existence de toute une Colonie.

Il ne peut être question pour nous à la Martinique d'obtenir, comme dans mon premier exemple, des dommages et intérêts, attendu que ces coolies ne possédant pas, cette amende ne serait qu'une simple formalité n'ayant aucun effet, à moins que la loi fasse pour nous, comme elle fait pour elle-même, en admettant la contrainte par corps ; alors la faute ne pouvant s'effacer par une amende, se paierait, comme la justice se la fait payer, par la prison. Les propriétaires devraient, il est vrai, faire un sacrifice d'argent pour punir de cette manière leurs travailleurs de mauvaise foi mais l'exemple porterait. Ce serait tout ce que demanderait l'intérêt général de la Colonie, ce serait la justice, et non du tout, une pression anti-libérale.

Je conclus donc en disant que le conseil général devrait suivre l'exemple de celui de la Guadeloupe où l'immigration réglementée fonctionne toujours avantageusement et que

tous les efforts du gouvernement devraient tendre à accorder la protection au travail dans ce pays, qu'il ne faut pas d'ailleurs comparer avec la métropole. Là tout le monde est forcé de travailler depuis le plus petit jusqu'au plus grand ; ici il n'y aurait donc que les petits qui pourraient aller vivre dans les montagnes, sans se rendre utile en quoi que ce soit à la société.

C'est pourquoi en Europe le travail peut ne pas être protégé ; dans nos colonies qui manquent de bras, il ne peut pas ne pas l'être.

Si nos gouvernants n'en arrivent pas là, je leur demanderai alors à quoi il sert de se dire colonisateurs ; à quoi il sert de sacrifier des milliers d'hommes et des millions d'argent pour faire de nouvelles conquêtes, pour arborer tout au loin le drapeau de la France, tandis qu'ils laissent anéantir, sans protection, la plus belle de nos colonies si enviée de nos voisins.

Tout fait supposer que, dans un but de popularité égoïste, certains voudraient ici ruiner la grande propriété ; mais comment, je vous le demande, peuvent-ils se dire patriotes et assister froidement à la ruine complète d'un pays riche et admirable comme celui-ci ?

Or il est assuré que, sans une sérieuse pro-

tection du travail, ils arriveront à leur but, la grande propriété n'existera plus ici, et sans la grande propriété il n'y a plus d'usines, ni de commerce, ni d'agriculture, qui en sont les éléments essentiels.

Alors la Martinique redeviendrait une terre, d'une richesse extraordinaire, divisée en parcelles, remises aux mains d'habitants vivant à ne rien faire et n'en tirant aucun parti.

Je n'exagère en aucune façon, il suffit de parcourir, comme je le fais, ces bourgs, ces villages où toutes les cases sont construites au milieu de jardins, dont la terre est très fertile, partout je ne vois que désordre et vergers laissés incultes. Que deviendrait donc cette belle terre si elle était soignée ainsi?

Mais il y a encore dans ce pays une autre raison qui contrarie sérieusement sa prospérité et cette raison est d'autant plus grave qu'elle est extrêmement délicate et dangereuse?

C'est la diversité des races qu'une haine invétérée éloigne les unes des autres.

La population est composée en majeure partie de nègres, en général doux, paisibles, superstitieux mais aussi crédules que faciles à entraîner dans les mauvaises idées, sur-

tout si on vient leur rappeler leur ancien malheur d'avoir été esclaves. L'autre partie du peuple est formée de mulâtres, naissant de l'union des deux races et enfin en très petit nombre, de la classe élevée c'est-à-dire les blancs, généralement les grands propriétaires, les usiniers, les industriels et les ingénieurs.

Les blancs vivent toujours en très bon accord avec les nègres qui, de leur côté, les estiment beaucoup, tandis que les mulâtres, souvent fort intelligents et ambitieux, veulent avoir la supériorité sur tous. Ce sont eux qui, dans les élections, se font élire à tous les sièges, en persuadant aux nègres que, s'ils votaient pour un blanc, ce serait immédiatement le rétablissement de l'esclavage.

C'est absolument ce qui se passe en France dans certains départements avec l'histoire aussi impossible que ridicule du retour des dîmes et des rentes qu'on fait croire aux payans trop crédules ou trop arriérés, pendant les campagnes électorales, dans nos villages. Or malheureusement, cette haine est ancienne et fâcheuse, aussi serait-il à souhaiter que l'autorité s'attachât à démontrer à tous, par son attitude impartiale,

qu'elle est bien injustifiée, comme j'ai pu m'en convaincre moi-même. Car j'ai toujours constaté que les blancs admettent parfaitement l'égalité quand l'éducation et la générosité y répondent, mais qu'ils ne peuvent supporter la supériorité des mulâtres, ce qui est bien de toute justice, vous l'avouerez. Ils n'ont, qu'ils en soient très convaincus, que la supériorité du nombre, qu'une propagande malsaine rend dangereuse, mais ils n'auront jamais celle des sentiments élevés.

Après cette digression nécessaire pour mes observations sur le sujet économique et politique, je reviens à mon récit en poursuivant ma promenade à travers nos champs de cannes.

Je vois marcher les instruments aratoires; les charrues, système Dombasle, seraient à mon avis, avantageusement remplacées par le Brabant. Les houes ou sarcleuses américaines, fouillent bien la terre, mais je voudrais que les dents fussent plus serrées pour ne pas laisser autant de racines nuisibles, après leur passage. Les fumures me semblent intelligemment employées pour qu'elles s'assimilent, sans perte, à la terre et puissent féconder la plante.

Je regarde la coupe des cannes que des

voitures, dites cabrouets, attelés de quatre mulets ou quatre bœufs, vont porter à l'usine : ce travail se fait vite, le coupeur armé d'une espèce de sabre très tranchant, (appelé coupeuret), abat beaucoup de besogne en peu de temps. Je trouve même que c'est le seul travail se faisant lestement et bien. Tous les travailleurs étant à la tâche, il faut les surveiller beaucoup pour qu'ils ne négligent pas la façon, sans quoi ils feraient en quelques heures le travail d'une journée, encore que cette journée ^{soit} est bien courte, puisque, commencée ^{ant} à sept heures, ils s'en vont à une heure de l'après-midi flâner de côté et d'autre ou dormir à l'ombre.

Le déjeuner nous rappelle à l'habitation, nous y faisons honneur après cette promenade, puis à deux heures je remonte de nouveau à cheval pour suivre les différents chantiers. Pendant tout mon séjour ici je mènerai ce même genre de vie active, aussi je pourrai tout inspecter dans les moindres détails, j'étudierai encore plus les mœurs de nos travailleurs ; mais je ne pourrai guère vous en dire davantage, il sera donc inutile de revenir sur ces sujets.

Le lendemain matin M. Ariès me propose de nous conduire sur une de ses propriétés et de nous la faire visiter. Elle est située à

22 kilomètres d'ici sur le versant Nord-Ouest de la montagne Pelée, le plus haut morne de toute la Martinique, sur le versant Nord duquel nos champs commencent pour se terminer en pente douce à la mer.

Dès la pointe du jour nous montons dans deux voitures et nous prenons la route de la Basse-Pointe en longeant les plantations des habitations Pécoul et Moulin-l'Etang. Ce gros bourg, commune de laquelle dépend Chalvet, est le chef-lieu du canton ; c'est à son petit port que sont embarqués tous nos produits ; il est d'ailleurs peu sûr, la mer y est souvent mauvaise, car il est situé sur ce canal de la Dominique dont les eaux sont rarement calmes. Par un beau temps, de ce point, on aperçoit à l'horizon cette île dont j'ai déjà parlé.

Par une route très accidentée nous dépassons bientôt les dernières maisons. A gauche voici l'usine Gradis, puis des deux côtés les champs de cannes des nombreuses habitations sucrières qui bordent le chemin jusqu'au village du Macouba que nous traversons dans toute sa longueur et dont je vous parlerai tout-à-l'heure, comptant m'y arrêter un instant à notre retour.

Coupée sur le flanc de falaises très élevées, la route devient difficile ; à notre droite

la mer vient tout au bas briser à nos pieds ses vagues en furie, à gauche, la montagne escarpée se perd dans les nues.

La splendide végétation des forêts recommence : des arbres gigantesques, des plantes, des fleurs de toutes les variétés.

Les voitures descendent avec une vitesse dangereuse ces ravins, au bas desquels nous devons passer à gué des torrents pour remonter ensuite à des centaines de mètres.

Tout au fond d'un de ces précipices, nous visitons une rhumerie en construction, appartenant à M. Ariès. Cette usine reçoit ses approvisionnements du sommet du morne par une coulisse, sorte de boîte à trois côtés, dans laquelle glissent les cannes avec une vitesse énorme.

C'est dans cette coulisse qu'il y a plus de cinquante ans le jeune enfant de cinq ans d'un riche propriétaire, M. Brière de l'Isle, voulut, pour éviter une punition infligée par ses parents, se cacher dans le haut de la boîte. Malheureusement il ne put s'y maintenir et glissa jusqu'au bas, comme un paquet de cannes, avec une rapidité vertigineuse. On craignait de ne plus retrouver qu'un horrible mélange d'os et de chair meurtrie ; par bonheur il n'y avait pas en

bas de chiens dévorants, mais simplement un gros tas de paille de cannes, aussi ne se fit-il que des contusions sans gravité. Cet enfant prouva plus tard qu'il avait et qu'il a toujours les reins solides, car c'est aujourd'hui le Général de division Brière de l'Isle, l'ancien commandant en chef de notre armée dans la récente guerre au Tonkin. Son neveu M. de la Guigneraye vient de me raconter cette histoire, qui, de tragique qu'elle pouvait être, est devenue amusante à écrire.

A un endroit plus difficile, nous devons abandonner nos voitures, pour monter sur des chevaux de selle qu'on avait eu la prévoyance de faire suivre, menés par de jeunes nègres.

En escaladant ces pics, je reste stupéfait à la vue d'un géant de la montagne, c'est un fromager, arbre aux racines poussant à la surface du terrain, qui lui font une sorte de base à profondes cavités, montant jusqu'à une quinzaine de mètres de sa hauteur.

Je descends de cheval pour en prendre la circonférence avec une liane, il mesure à ma taille vingt-quatre mètres, quatre-vingt-deux centimètres.

Son écorce est entièrement couverte de

longues épines comme l'est le dos d'un hérisson.

Avant d'arriver à la propriété que nous devons visiter, je vois des champs d'indigo, qu'un industriel voudrait propager dans les endroits où la canne ne pousse pas ; il a déjà dépensé beaucoup d'argent pour cultiver et préparer cette plante ; malheureusement jusqu'à présent ses essais sont peu rémunérateurs, la main d'œuvre ici est beaucoup trop chère pour pouvoir réussir dans cette entreprise.

Enfin on arrive à cette charmante propriété qu'on appelle Beau-Séjour. En effet elle porte bien son nom.

Placée à mi-côte d'une falaise retenant dans sa verdure la mer que nous voyons à nos pieds, cette habitation m'a, en outre d'une vue agréable, procuré un intérêt tout particulier.

C'était il y a une cinquantaine d'années la résidence préférée d'un de mes parents, l'Amiral Comte de Moges qui gouvernait la Martinique à cette époque. Ce nom réveille encore les excellentes impressions que cet officier supérieur a laissées. Son administration a été une des plus habiles qu'on ait eues. C'est à lui qu'on doit les premières

routes carrossables et si ma cousine madame la Comtesse de Moges, qui demeure encore actuellement à Paris, pouvait revoir ces lieux, où, amazone intrépide, elle accompagnait toujours son mari dans ses courses les plus difficiles, elle serait, j'en suis certain, heureuse du souvenir que son passage a laissé dans l'île et à Beau-Séjour en particulier.

La maison bâtie au milieu d'une pelouse verdoyante, plantée de beaux manguiers, a été restaurée récemment et, sans être belle, elle a tout le confortable nécessaire.

Nous y déjeunons de fort bon appétit ; le menu est bien entendu exclusivement créole : des poissons de torrents et de mer, des têtards, dont nous voyons le type en France dans les eaux boueuses ; tout d'abord je les regarde avec répugnance, à cause du nom et de leur forme ; mais, en les goûtant, je les trouve excellents, ils sont ici gros comme de belles soles ; des écrevisses plus grandes que des homards, d'une délicatesse de chair bien supérieure à celles d'Europe, des crabes de terre qu'on trouve dans les bois, etc., etc.

Après ce repas dont les honneurs nous sont faits d'une manière charmante, par le ménage du gérant de la propriété, nous visitons les

jardins où j'admire une belle collection de toutes les plantes et arbrisseaux utiles en pharmacie, enfin une exploitation bien comprise et très rémunératrice de cacao.

Déjà il est quatre heures ; il faut songer au retour ; devant repasser par les mêmes chemins si difficiles, la prudence exige de ne pas se laisser prendre par la nuit. Notre cocher, un indien nommé Aïa, est un peu surexcité par la bonne réception faite aussi bien aux gens qu'aux maîtres, je lui recommande, vu sa gaîté, d'être très prudent ; mais il ne craint rien, il fouette son attelage ; aussi plusieurs fois, nous nous voyons sur le point de rouler au fond d'un précipice.

A un tournant brusque, mal pris, un des chevaux s'abat, il veut se relever, entraîne son compagnon ; je saute d'un côté, M. Ariès de l'autre ; me trouvant justement contre le ravin, je me trouve suspendu sur le bord d'un rocher en saillie dans le vide. Nous venons d'échapper à un réel danger, je vous en réponds, et ce n'est qu'en intimant l'ordre express à notre automédon d'être plus prudent que je consens à remonter en voiture. La leçon lui a profité, car le reste de la route se fait sans encombre.

Je désire faire une petite pose au Macouba,

territoire renommé pour ses plantations de tabac. Le villagen'offre aucune particularité, les maisons sont basses, irrégulières et assez mal entretenues.

Nous faisons une courte visite à M. le Curé qui nous montre son église, une des plus anciennes de la Colonie, mais construite sans architecture ; cependant elle est intéressante dans ce sens qu'elle est intimement liée à l'histoire du pays.

Bâtie au dix-septième siècle, elle fut, à cette époque, gouvernée par le P. Labat, moine blanc très célèbre à la Martinique. Ce fut lui qui, le premier, fabriqua du sucre, et inventa les chaudières, portant son nom, encore aujourd'hui en usage dans les propriétés où l'on ne fait que des produits bruts. Il mourut curé de cette paroisse au commencement du dix-huitième siècle : ses ouvrages de sciences comme ses mémoires, ont une grande réputation.

Malgré un train accéléré, nous arrivons cependant, sans accident, à Chalvet à 7h. 1/2. Pendant le dîner, on vient m'avertir que les indiens coolies attachés à l'habitation vont me souhaiter la bienvenue.

En effet on entend une musique infernale faite sur des instruments les plus primitifs,

des petits tonneaux recouverts de peaux sur lesquels ils frappent à coups redoublés, des fers à cheval servant de triangles et une longue flûte formée d'un bambou.

Le roi et la reine sont enfermés en moitié dans un cheval creux en carton ; tous ont le corps nu, badigeonné en rouge, jaune, et bleu, mais tout couvert de bijoux d'or et d'argent, des plumes dans les cheveux, desquels émergent leurs oreilles chargées d'énormes boucles. Les hommes, aussi bien que les femmes et les enfants, ont le nez traversé par de petites rosaces en or bien travaillées. Toute la troupe, composée de quatre-vingts à cent individus s'arrête au perron et le chef, dans un langage auquel je n'ai rien compris, me fait un compliment.

Il m'assure qu'ils sont heureux de me voir, qu'ils sont d'excellents travailleurs ; puis, en se prosternant jusqu'à mes pieds pour les embrasser, ce que je ne leur permets pas, ils m'offrent un énorme gâteau pétri à la mode indienne.

Je les remercie en quelques mots qu'ils ne paraissent pas comprendre beaucoup non plus et la danse de leur pays commence.

A la lueur de torches faites en résine, répandant une odeur très agréable, ils sautent,

courent, se courbent jusqu'à terre ; pendant deux heures, ce ne sont que cris de joie avec des marques de la plus grande satisfaction.

Des petites filles d'une douzaine d'années, déjà mères, portent leurs enfants dans les bras ; elles paraissent très en train. Cette fête éclairée par ces fanaux qui donnent à toutes choses une teinte rouge, se reflétant sur leur peau d'un noir cuivré, nous produit le plus singulier effet.

Les Indiens de cette race ont un beau type, la figure régulière, des yeux très vifs avec des dents admirables, qu'ils abîment cependant en mâchant du bétel pour les rendre rouges. Si ce n'était le peu de soins qu'ils donnent à leurs personnes, ils seraient assurément de beaux nègres aux longs cheveux non crépus, qu'ils laissent tomber sur leurs épaules.

Mon compagnon M. Schmidt, que la gaieté entraîne, s'empare d'un poupon n'ayant d'autre vêtement que sa peau noire, le prend dans ses bras et se met à pirouetter comme eux ; aussi obtient-il un énorme succès.

A la fin de la ronde la plus échevelée, je les remercie, non plus seulement en paroles, mais en leur distribuant une forte ration de tafia qu'ils avalent tous, avec la plus

grande avidité, même les plus jeunes enfants.

Je charge M. de la Guigneraye de leur faire comprendre que je remets à leur chef une somme d'argent pour qu'ils retournent chez eux continuer leur fête et nous allons réparer nous-mêmes les fatigues de cette agréable journée.

Aujourd'hui 25 janvier est le dimanche; à dix heures les voitures sont attelées pour nous conduire à la messe paroissiale de la Basse-Pointe.

L'église est grande, son style est, comme dans celles que j'ai déjà visitées, celui d'un temple grec, le tout peint en blanc.

La messe est servie par les plus jolis négrillons que M. le curé peut choisir. Les cérémonies se font fort dignement, les chants sont, il est vrai, assez peu harmonieux, mais dans bien de nos villages, en France, les artistes du lutrin sont encore inférieurs à ceux d'ici.

Je n'ai pu cependant garder mon sérieux pendant tout l'office en voyant, au moment de la quête, s'avancer majestueusement le suisse de l'église, un vieux nègre aux cheveux blancs, coiffé à la Napoléon I^{er}, n'ayant qu'une main gantée de blanc et l'autre naturellement noire.

Cet air martial me rappelait les images qui, dans ma jeunesse, représentaient Sou-louque, l'empereur noir d'Haïti, voulant imiter Bonaparte en passant la revue de ses troupes en grande tenue, composée de simples caleçons de bain. Il leur montrait solennellement une rangée de cocotiers sur lesquels se balançaient des singes en leur disant : « Soldats, rappelez-vous que du haut de ces cocotiers quarante singes vous contemplent » — ce qui amusait toujours infiniment les derniers survivants de la campagne d'Egypte.

Ici notre nègre tout aussi solennel s'est élancé, au moment du sanctus, sur un ennemi qu'il avait vu entrer par les portes de l'église toutes grandes ouvertes, et à grands pas la canne levée, prêt à frapper, il le poursuivait avec ardeur jusque sous les jambes des négresses. C'était un gros chien qui venait troubler le recueillement des fidèles. Vous m'avouerez que ma distraction était bien excusable.

De retour à Chalvet, nous passons le reste de la journée à cheval à explorer les bois et les coteaux de la propriété.

Notre promenade est charmante; pendant une trentaine de kilomètres nous franchis-

sons avec prudence les ravins les plus profonds, nous escaladons les pics les plus élevés. On nous fait visiter l'emplacement d'un ancien camp que l'Amiral Aube avait établi il y a quelques années sur nos terres, tout au haut d'un morne, pour préserver ses troupes d'une épidémie de fièvre jaune qui faisait alors d'affreux ravages.

Cette partie de la montagne s'appelle le petit Trianon, il n'y a plus trace du camp, mais on jouit, de cette élévation, d'une vue magnifique. C'est de là qu'on embrasse d'un seul coup d'œil toutes nos plantations qui, jointes à celles des habitations voisines, forment une vallée d'une étendue de plus de 2000 hectares de cannes.

En revenant par l'Ajoupa-Bouillon, village dont j'ai déjà parlé, j'en profite pour le visiter; il n'offre rien de remarquable, il est seulement bien situé, c'est ici que demeurent une grande partie de nos travailleurs non engagés, ils sont tous sur le pas de leurs portes, ils veulent nous offrir des rafraîchissements. Leurs maisons sont assez propres mais leurs jardins bien mal cultivés; c'est du reste ce que je vois partout avec étonnement.

J'avais espéré pendant cette promenade pouvoir tuer quelque gibier; dans cette

intention, quoiqu'à cheval, je m'étais muni de mon fusil, mais la Martinique, sous le rapport de la chasse offre, bien peu de ressources. J'ai cependant tué aujourd'hui plusieurs cous-rouges qui ont de belles plumes écarlates autour de la tête, des petits oiseaux dont j'ignore les noms, et quelques corbeaux pas plus gros que des merles. Il y a une grande quantité de ces corbeaux, on les respecte parce qu'ils servent à débarrasser les troupeaux de la vermine ; ils sont souvent sur le dos des bœufs et même des mulets sans craindre aucunement l'approche de l'homme. Il n'y a réellement que du gibier de passage, très abondant à certaines époques, des pluviers, des ramiers et surtout des oiseaux d'eau qui se tiennent généralement dans les marais du sud de l'île. J'ai vu encore de jolis petits pigeons d'un bleu cendré qu'on appelle ici perdrix, mais qui n'ont aucune analogie avec nos perdrix d'Europe.

Ce qui est charmant par exemple ce sont les oiseaux-mouches, des colibris de toutes couleurs depuis les plus gros jusqu'aux plus petits — vous les voyez sur toutes les fleurs voltiger pour en tirer le suc, ils ne sont nullement sauvages, vous pourriez les prendre à

la main si leur agilité ne vous en empêchait.

J'en ai pris plusieurs que je voulais essayer de rapporter, malheureusement, malgré tous les soins possibles, ils sont morts au bout de quelques jours. Le gibier à poil n'existe pas, excepté une sorte de singe appelé sarigue ou manikou, qui se trouve en abondance dans les bois : très sauvage, il est difficile à chasser, ce n'est que la nuit que vous pouvez le surprendre et vous en rendre maître à l'aide de chiens ratiers. Il se tient en général sur les arbres, se suspendant aux branches avec sa queue qui est couverte d'écaillés comme la peau d'un serpent. Je crois que son véritable nom est crabier ; car, en effet, il se nourrit de crabes des bois si abondants ici. On m'en a apporté deux en vie, l'un était une mère avec ses petits, qu'elle porte dans une poche, comme le font les kangourous, je les ai mis à mort et je les emporterai empaillés pour plus de commodité.

Au retour de cette promenade, on me prévient que ce soir, après le dîner, les travailleurs créoles de l'habitation veulent, à leur tour, venir me complimenter.

A huit heures, en effet, une foule composée environ de deux cents individus arrive, musique en tête, hommes, femmes et enfants revê-

tus de leurs plus beaux habits des dimanches.

Réellement leurs vêtements de cérémonie sont propres et, pour les femmes, même luxueux. Certaines ont des robes de satin, bleues, vertes, roses, le madras sur la tête, orné de grosses épingles en or, de riches colliers au cou; cette mise en scène est positivement jolie, sentant plus la civilisation que la démonstration des Indiens.

Comme la veille, toute la bande s'arrête devant le perron et le plus vieux des commandeurs me lit aussi un compliment. Rien n'est plus drôle que cette épître moitié en français, moitié en créole, le tout parsemé de quelques mots qui veulent ressembler à du latin. Ainsi, pour me dire que si les plantations sont belles, c'est grâce à leurs soins et à la vigilance du gèreur, ils le montrent d'un geste superbe en lançant tous ensemble cette exclamation *ecce homo* — vive M. le Gèreur! Enfin ce discours se termine par l'espoir de se réjouir ce soir, exprimé par ces mots : *Bonum vinum lætificat cor hominis*. J'avoue que je ne puis retenir mon hilarité; cependant je leur promets, tout en les remerciant des gâteaux qu'ils m'offrent, de réjouir leurs cœurs non avec du bon vin, car nous sommes un peu trop

éloignés des vignobles, mais avec une copieuse ration de tafia qu'ils aiment beaucoup et à laquelle ils font, séance tenante, un excellent accueil. A leur tour ils organisent un bal sur la pelouse, qui devient vite aussi animé que celui de la veille.

Peu à peu tous les voisins de Chalvet viennent y passer la soirée pour assister à cette fête. La famille de M. Clerc, très nombreuse, d'aimables jeunes femmes, de gracieuses jeunes filles, des jeunes gens du voisinage, tous arrivent avec l'intention de profiter pour leur propre compte de l'orchestre, très suffisant d'ailleurs, pour une sauterie improvisée.

La grande galerie est bientôt éclairée et nous avons l'amusant spectacle de voir dans un bout, le bal de la haute société, dans le milieu celui des travailleurs de l'habitation et enfin à l'autre extrémité tous les domestiques, depuis les petites servantes jusqu'aux cochers s'en donner à cœur joie.

Toute la nuit on a dansé, ce n'est que vers le matin que Mme de la Guigneraye pria ses parents et amis de prendre place à une table chargée de viandes froides, gâteaux et rafraîchissements de toutes sortes.

Cette fête ne finit qu'à quatre heures du matin, je remercie alors chaleureusement tout le monde de l'aimable attention qui a occasionné cette joyeuse réunion et on peut enfin aller se reposer.

Assurément le cordial accueil qui m'est fait à Chalvet prouve que ma visite dans ce domaine, depuis si longtemps privé de la présence d'un propriétaire, est appréciée de cette bonne population créole et j'acquiesce l'espoir qu'elle me donnera les meilleurs résultats.

Je me hâte de terminer cette lettre, le courrier doit partir ce soir avec les dépêches pour l'Europe. Demain je recommencerai le récit de nos excursions dans le centre et le sud de l'île, où nous devons visiter les grandes usines à sucre, en nous rendant à Fort-de-France, d'où nous reviendrons par la route des Pitons à Saint-Pierre, qu'on dit merveilleuse.

Cette intéressante promenade me prendra toute la semaine ; nous partons mardi à 6 h. du matin car nous aurons à faire plus de cent cinquante kilomètres par des chemins difficiles, mais des relais sont préparés de distance en distance pour les faire vite et d'une manière confortable.

Acceptez, mon cher ami, l'assurance que
mes pensées sont toujours pour vous et
croyez-moi

Votre bien dévoué,

C^{te} DE L.

*Habitation Chalvet,
Basse-Pointe, Martinique
le 26 janvier 1891.*

MON CHER AMI,

La poste vient d'emporter les pages que j'ai terminées à l'aube de ce jour après une nuit passée au son de l'orchestre.

Cependant je me sens tout dispos, je crois rajeunir au contact de la chaleur si bienfaisante que nous avons ici; ma santé est parfaite, mes seuls vœux sont que là-bas, bien loin où je vous ai laissés, vous tous qui avez mon entière affection, vous jouissiez du même bienfait.

Aujourd'hui j'ai accepté un déjeuner à l'habitation Vivé, propriété voisine de Chalvet qui appartient, ainsi que l'usine à sucre qu'on vient d'y établir, à M. Fernand Clerc.

En passant par l'habitation la Capôte, située sur le bord du torrent de ce nom, beau domaine récemment annexé à Vivé et que dirige habilement le jeune gendre de M. de la Guigneraye, nous arrivons au rendez-vous avec une exactitude toute militaire.

Un cordial accueil nous est fait et nous prenons place à la table déjà très grande mais qu'on doit encore augmenter pour contenir tous les convives qui arrivent à l'improviste des environs. Dans ce pays où l'on reçoit avec autant de largesse que d'affabilité, on compte sur 12 couverts et il faut en mettre 24 au dernier moment.

Nous retrouvons nos jeunes danseuses de cette nuit avec leurs cavaliers toujours aussi gais qu'empressés; personne n'a l'air de se ressentir des valse et quadrilles qui s'étaient succédé sans interruption jusqu'à ce matin.

Le menu très soigné nous promet un repas digne de Lucullus, c'est toujours la cuisine créole qui domine. Sans revenir sur les différentes espèces de poissons, gibiers, etc., déjà appréciés depuis mon arrivée, je ne puis cependant pas goûter d'un légume, très en renom ici, sans vous en parler, car sa dénomination est bien curieuse.

C'est un plat de pois « vingt mille francs, » que nous annonce le menu. Ce pois est du reste fort bon, il se récolte sur un petit arbuste et doit son nom, me raconte-t-on, à sa culture qui a procuré cette somme à son premier importateur à la Martinique.

Après le déjeuner, on nous fait visiter

l'usine. Elle est bien aménagée, sans luxe de construction, tous les appareils y sont intelligemment disposés, ils sont des modèles les plus nouveaux et viennent d'être achetés dans les premières maisons de France, de Belgique et d'Angleterre. Je remarque spécialement des turbines d'un système américain que je ne connaissais pas encore, qui suppriment entièrement la main de l'homme pour ce travail.

En sortant de l'usine on fait atteler un mulet à un des wagons de la ligne ferrée de cette grande exploitation agricole et industrielle pour aller voir embarquer des boucauts de sucre sur la goélette qui les prend à proximité de la falaise dans une petite anse formant le seul point praticable de la côte.

On a dû pour mettre l'usine en communication avec Saint-Pierre, faire ici des travaux gigantesques, sans quoi ses approvisionnements, comme ses produits, ne pourraient ni y arriver, ni en sortir.

La mer est toujours furieuse à cet endroit, des lames énormes viennent constamment se briser contre la falaise qu'on a coupée, à la moitié de sa hauteur, pour y établir le chemin ferré qui aboutit à cette anse.

Là, sur un socle très solidement maçonné, se trouve une locomobile; elle prend dans ses engrenages des câbles de quatre cents mètres de longueur qui attirent des chalands (petits bateaux plats) faisant le va-et-vient entre la terre et la goélette, mouillée à cette distance en mer. Lorsque le chaland arrive sur le rivage, il est hissé sur des rouleaux en plan incliné qui le mettent au-dessus des vagues, puis il est chargé et enfin repoussé avec force dans l'eau par ce plan incliné. C'est le même système en petit que celui employé pour lancer à la mer un gros navire après sa construction.

Cette opération est difficile et dangereuse, aussi est-elle coûteuse, car les nègres qui y sont employés, tombent souvent à la mer; il faut qu'ils soient aussi bons nageurs qu'ils le sont pour ne pas être entraînés par les courants très rapides sur ce point.

En rentrant à l'habitation, on me propose une promenade à cheval pour me montrer la propriété et sa culture.

Une nombreuse cavalcade est aussitôt organisée, les dames, les jeunes filles sont de la partie, c'est donc en agréable compagnie et gaîment que nous allons visiter ce beau domaine.

Toute la bande joyeuse ne connaît pas d'obstacle, on descend jusque dans le lit des torrents, on grimpe jusqu'au haut des mor- nes, partout c'est un point de vue aussi nou- veau qu'admirable, ce sont toujours des arbres en fleurs et chargés en même temps de fruits dont je mange, pour les goûter, de plusieurs espèces.

Après avoir traversé, avec assez de diffi- culté, un bois de magnifiques bambous, il faut redescendre, par des sentiers à pic, tout au fond du torrent de la Capôte, il s'agit de le passer à un gué peu commode. Ce pas- sage me paraît difficile, pour moi du moins, lorsque je compare la profondeur de l'eau, la longueur de mes jambes et la petite taille de mon cheval.

Cependant déjà la tête de la colonne est passée sur l'autre rive, j'excite ma monture pour suivre l'exemple, j'ai le soin de ramener le plus possible mes jambes sur le cou du cheval, mais j'ai beau faire, elles dépassent encore beaucoup le niveau de l'eau, aussi ce n'est qu'en prenant un fort bain de pieds que j'arrive à destination. Heureusement l'eau est toute chaude et ce bain ne m'est nullement désagréable.

J'admire la culture de cette propriété que

sa position, sur les pentes rapides de la montagne, rend fort difficile à pratiquer. A certains endroits les champs de cannes sont sur des coteaux à pic très désavantageux pour les labours et les charriages, cependant les récoltes sont belles, ce qui prouve que la direction générale de cette exploitation est excellente.

A la nuit tombante nous rentrons à Vivé : je remercie alors mon aimable amphitryon de cette bonne après-midi et nous remontons dans nos voitures en prenant rendez-vous pour demain matin à six heures afin de commencer cette grande excursion que nous allons entreprendre en compagnie de M. Clerc. Déjà il a bien voulu tout organiser pour la route, les relais sont partis, nous attendant dans les diverses habitations de ses amis ; il entend être notre cicerone partout pendant ces quelques jours qui me promettent beaucoup de plaisir et qui doivent nous permettre d'admirer tant de belles choses.

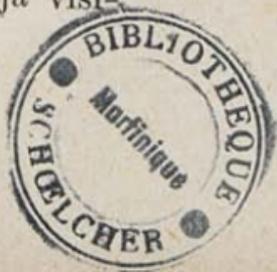
L'obscurité est complète lorsque nous arrivons à Chalvet, nous dînons en nous racontant nos impressions de cette journée encore si bien employée, après quoi nous allons reprendre possession de nos lits un peu trop abandonnés depuis trente-six heures.

A peine le jour est-il levé que nous avalons bien vite café et lait de coco pour ne pas partir tout-à-fait à jeun et, une demi heure après, nous sommes à Vivé, où tout est bien prêt pour la longue course. De mon côté j'ai eu le soin de prendre mon fusil à tout hasard.

La route que nous devons suivre toute la journée, longe la mer presque continuellement, tantôt au haut des falaises, tantôt sur le rivage où viennent mourir les vagues poussées par la brise.

Par une belle matinée comme celle d'aujourd'hui, cette course est une promenade délicieuse que la fraîcheur d'un léger vent de la mer nous empêche de trouver fatigante.

D'ailleurs ce côté du pays est très habité. A chaque instant nous traversons des hameaux, nous voyons des habitations avec leurs ouvriers au travail. Ainsi les kilomètres se font vite et ne nous semblent guère monotones jusqu'au bourg de la Grande-Anse dans lequel nous voilà arrivés. La population de ce gros village est de dix-huit-cents habitants, tous travailleurs des champs ou des usines. L'église se trouve au milieu de la principale rue formée par la route. Elle ressemble à toutes celles que j'ai déjà visi-



tées ; cependant le clocher est plus élevé et plus léger, il sort un peu du style grec si lourd et si massif.

Les rues sont animées par de nombreux passants qui vont, viennent autour des boutiques d'épiciers, boulangers, bouchers, assez bien installées.

Par des chemins toujours pittoresques, quoique moins accidentés que ceux du côté de Chalvet et du Macouba, nous ne tardons pas à atteindre les premières maisons du Marigot.

Ce village est moins grand et moins animé, il n'est peuplé que de huit cents habitants, en général, des pêcheurs vivant du produit de leur pêche que leurs femmes vont écouler dans l'intérieur de l'île.

Le chemin maintenant est très plat, bordé de chaque côté par des champs de cannes, nous ne voyons plus rien que l'ondulation de leurs longues tiges qui suivent la brise comme de petites vagues venant expirer sur le sable.

Cependant notre attelage marche lestement ; aussi arrivons-nous promptement au bourg de Sainte-Marie, grand centre d'une population ouvrière à l'extrémité duquel est située l'importante sucrerie qui porte son nom.

La grande place se présente bien, l'église

très jolie est au milieu, nous l'admirons en passant sans pouvoir nous y arrêter, car nous sommes un peu pressés par l'heure.

C'est en effet ici notre premier relai, nous devons déjeuner à midi chez le directeur de l'usine, M. Martineau.

Nous sommes attendus, car en arrivant dans la cour, plusieurs invités y sont déjà.

A la porte du pavillon d'habitation, tenu avec soin et beaucoup de goût, toute la famille nous reçoit. M. Martineau dont l'oncle, devenu son beau-père depuis qu'il a épousé sa cousine, est pour moi une ancienne connaissance de nom : en effet cet excellent vieillard me rappelle de suite qu'il a administré Chalvet pendant bien des années, avant que j'en sois devenu propriétaire par mon mariage. C'est un souvenir de vingt-cinq ans qui nous dispense de toute cérémonie pour notre introduction.

Encore ici on nous sert un excellent déjeuner ; aussi, en faisant toujours convenablement honneur à tous ces copieux repas, il m'est impossible de ne pas constater que sans doute mon estomac a subi le même changement que la température : de médiocre qu'il est en général, serait-il donc devenu à toute épreuve ?

Je demande, bien entendu, à visiter en détail cette belle usine, une des plus importantes du pays. Elle est déjà en pleine activité, son produit est d'environ six millions de kilogrammes de sucre.

On ne parle naturellement que de l'industrie sucrière en voyant ces immenses roues en mouvement, ces bacs remplis de jus de cannes où il se décante pour passer successivement dans le triple effet, puis dans la chaudière à cuire dans le vide, pour aller enfin dans les turbines se convertir en cette poudre blanche cristallisée, qui se vend malheureusement à des prix bien peu rémunérateurs à présent sur tous les marchés du monde.

Depuis que je suis à la Martinique, je n'entends que les plaintes et les doléances des usiniers comme des propriétaires au sujet de l'injustice de la loi française, qui les met ici sur un pied d'inégalité vis-à-vis de leurs concurrents de la Métropole, les fabricants de sucre de betteraves. J'écoute en ce moment toutes ces observations, toutes ces explications que je compte vous résumer, en vous donnant mon avis à la fin de cette lettre, lorsque j'aurai terminé mes visites dans les usines du nord et du midi que je me

promets de bien étudier. Mon jugement alors sera plus sûr, mieux établi et, je vous affirme, aussi impartial qu'exempt de parti pris par l'intérêt.

En quittant ce premier relai si hospitalier, nous côtoyons toujours le bord de la mer, ayant encore une trentaine de kilomètres à faire pour atteindre la Trinité où nous passerons la nuit.

Nos chevaux marchent bien, le temps n'est pas trop chaud, il est quatre heures et il n'y a guère que 28 à 29 degrés de chaleur, un gros nuage vient de nous donner une ondée, comme celle d'un fort orage en été, puis le soleil a reparu plus brillant que jamais.

Enfin vers six heures nous entrons dans cette jolie petite ville de la Trinité située tout au fond d'une grande anse dans laquelle la mer est toujours d'une tranquillité exceptionnelle. Souvent on a pensé à y établir un port qui deviendrait vite de premier ordre; certainement des millions y seraient bien utilement placés; mais en outre que ce serait au détriment de Saint-Pierre, dont le niveau des affaires baisserait promptement, c'est évidemment l'argent qui manque ici.

Formée à gauche par la presqu'île de Caravel qui s'avance au loin dans la mer,

à droite par une longue langue de terre couverte de palétuviers (arbre qui pousse dans l'eau), l'anse de la Trinité n'est pas seulement très sûre pour les navires les plus forts, mais elle est encore bien jolie avec les quelques rochers qui lui ôtent toute monotonie.

La grande rue est bordée à gauche par la mer, les maisons sont joliment construites, quelques-unes en forme de chalet comme dans une petite station de bains de mer en France. L'église est bâtie sur un rocher ; derrière la ville entourée d'arbres et de fleurs, elle apparaît au-dessus des toits au bas du morne, toute propre et jolie dans la simplicité de son style. Nous nous rendons directement à l'usine : le Directeur est encore ici M. Clerc, notre si obligeant guide. Doué d'une rare intelligence et d'une activité sans pareille, quoique tout jeune, il est déjà directeur de trois usines, y compris la sienne, Président de la société d'Agriculture de Saint-Pierre, etc., etc.

Il nous fait visiter cette sucrerie dans ses moindres détails, tout est bien tenu, la direction doit être évidemment sérieuse ; à en juger par ce que nous voyons, je suis assuré que ses actionnaires ne se plaignent pas d'avoir confié leurs intérêts à son habileté.

Plus petite que celle de Sainte-Marie, cette usine fait cependant de bonnes affaires, parce que son matériel est également de premier ordre, toutes les économies y sont strictement réalisées, elle est éclairée à la lumière électrique et ce qui lui donne la supériorité sur bien d'autres, c'est que ses transports ne lui coûtent presque rien, puisque le port excellent où les navires viennent charger et débarquer produits et approvisionnements n'est éloigné que de 10 mètres au plus des bâtiments.

C'est dans le pavillon d'habitation réservé à la direction que nous logerons ; toutefois avant de songer au repos nous avons encore un grand dîner à savourer : le Sous-directeur de l'usine, en l'absence de son chef notre compagnon, nous mène chez lui. M. des Pointes et sa jeune femme ne le cèdent à personne en amabilité et en prévenances. A ce dîner jé mange de nouveaux poissons qu'on pêche dans la baie, ce sont des huîtres très délicates, elles ont de particulier qu'elles sont attachées huit ou dix ensemble de sorte que vous avez dans votre assiette de minuscules rochers ; ce sont encore des lambies dont les coquilles sont si belles que nous en voyons en France chez les

marchands qui les vendent bon prix, le tout est arrosé des vins les meilleurs comme les plus recherchés de l'Europe, après quoi nous prenons possession de nos appartements.

Il faut être matinal, car la journée qui commence doit être encore bien remplie. Dès la pointe du jour nous sommes en voiture pour monter au Vert-Pré, le plus haut piton des environs d'où on aperçoit tout le sud de la Martinique.

Il est huit heures lorsque nous arrivons au point le plus élevé du chemin ; à cet endroit il nous faut mettre pied à terre pour gravir le sommet du pic. Tout au haut demeure un vieux nègre avec sa famille qui nous offre tout ce qui pousse dans son jardin. J'accepte seulement une racine de gingembre dont la saveur particulière parfume la bouche : j'ai en plus le plaisir de tuer sur un camphrier, un charmant oiseau à la tête jaune avec l'extrémité des ailes rouges, dont je ne sais pas le nom.

De ce sommet vous voyez à votre droite la mer du sud, c'est-à-dire celle qui commence la mer des Antilles et à votre gauche celle du nord formée par le canal de la Dominique qui rejoint le grand océan.

L'attelage redescend ce morne plus rapi-

dement qu'il nous y avait monté; en peu de temps nous arrivons au bourg du Robert.

C'est aujourd'hui le jour du marché, nous y restons une demi-heure employée à parcourir les rues remplies de négresses offrant au consommateur tous les produits de leurs jardins. L'église que nous visitons est placée au centre du cimetière. Ici on a le respect des morts, car les tombes sont bien entretenues, toutes couvertes de jolies fleurs. Ce monument est en pierre de taille; le clocher, en réparation actuellement, sera plus élevé que tous ceux que j'ai vus, aussi il donnera à cette église un caractère plus sérieux.

En laissant le rivage de la mer à notre gauche, la route passe devant la grande usine du Robert, elle a le même type que celles que j'ai visitées, puis elle pénètre dans une chaîne de petites montagnes bien boisées. Par des chemins difficiles nous nous dirigeons vers l'habitation de la famille des Pointes qui désire me recevoir chez elle.

Cette propriété appelée la Mansarde est aussi industrielle par les cannes qu'on convertit en rhum, qu'agricole par les nombreux troupeaux de moutons qu'on y élève. Je remarque là le type de ces moutons,

petits, sans laine du tout, presque sauvages ; ils ont la couleur de daims mouchetés. Il faut en élever des quantités considérables pour se faire ici un revenu passable avec cette industrie ; car, malgré la qualité réellement supérieure de leur viande, le prix que peut en tirer l'éleveur est entièrement subordonné à la consommation locale, toujours assez restreinte.

Cette habitation est gérée par M. Caudet dont le nom rappelle un bien triste souvenir. En 1870 pendant que les événements attristaient la France entière, les nègres de la Martinique, excités par leurs demi-frères les mulâtres, se croyant maîtres absolus de leurs actions, conçurent le sinistre projet d'anéantir les blancs pour se partager leurs biens. Une révolte éclata soudainement et avec une sauvagerie, doublée d'une cruauté inouïe, ils massacrèrent quelques habitants, en tête desquels fut le père de M. Caudet qui mourut dans des supplices affreux. Sa mort heureusement fut promptement vengée par l'autorité militaire qui fit exécuter sur l'heure six des principaux émeutiers.

L'aspect du pays ne tarde pas à changer au fur et à mesure qu'on avance dans le sud. La végétation des forêts n'est plus aussi ad-

mirable dans ces terrains d'une tout autre nature. Dans le nord nous avons un sol léger, véritable terreau, semblable à celui que nous employons dans nos serres d'Europe, il fait tout pousser vigoureusement à la condition d'être souvent arrosé par les pluies; ici au contraire, la terre est compacte, argileuse, trop aqueuse, ce qui fait qu'une année de sécheresse y apporte la richesse, tandis qu'elle ne donne que des désillusions là-bas. Les chemins deviennent boueux, une vase jaunâtre et ferrugineuse se colle aux roues de la voiture et retarde un peu notre course.

La culture dans le sud est beaucoup plus difficile et plus coûteuse que dans le nord, les cannes cependant y viennent très hautes, en donnant un rendement considérable en poids, mais elles sont bien moins riches en matières saccharines.

. Pour obtenir dans ce quartier de belles récoltes il faut drainer tous les champs, travail long et dispendieux.

J'admire ces travaux agricoles aussi bien compris que bien exécutés : les engrais ne sont plus composés de même, ni employés selon les mêmes procédés. Il faut éviter avant tout, dans ces terrains toujours mouil-

lés, qu'ils s'écoulent en même temps que les eaux, avant qu'ils puissent s'assimiler à la terre pour féconder les racines.

Nous devons déjeuner, passer la journée et loger dans une charmante villa qui domine la large vallée que nous traversons en ce moment. L'heure du rendez-vous est arrivée lorsque nous apercevons ce riant séjour, malheureusement bien délaissé aujourd'hui par son propriétaire M. Depase, un des plus grands négociants et une des personnalités les plus marquantes de Saint Pierre.

Ce chalet qu'on peut appeler château est neuf, construit sur une hauteur d'où on jouit d'une vue délicieuse, s'étendant à gauche sur des bois et à droite sur la mer. Il est géré et fort bien soigné, ainsi que tout le domaine qui l'entoure par les cousins de son propriétaire.

Ces Messieurs nous accueillent avec les mêmes égards que ceux que nous rencontrons partout. Un grand déjeuner en notre honneur réunit à cette table hospitalière tous les voisins des alentours et devient vite aussi gai qu'il est excellent dans les moindres détails de sa cuisine créole.

A deux heures, on me propose de descendre jusqu'au bourg du François, commune

sur le territoire de laquelle se trouve cette habitation.

Le François est un chef-lieu de canton situé sur le bord de la mer, il est en grande partie habité par des pêcheurs qui vivent du produit de la pêche, généralement abondante dans la baie que forment en cet endroit beaucoup de petits îlots.

La physionomie du bourg est moins riante que celle des localités du nord ; une longue rue conduisant au rivage forme le centre des maisons, du reste assez mal bâties et peu entourées de végétation.

On m'offre de faire une promenade sur la mer, très calme en ce moment, et en une heure une barquette conduite par de bons matelots nous mène à un de ces îlots.

Cette petite terre porte le nom de la seule famille qui l'habite.

Le vieux nègre Aubin est dans son île depuis plus de cent ans, nous dit-il ; sans savoir exactement la date de sa naissance, il paraît en effet être arrivé à une extrême vieillesse.

Autrefois marin et pêcheur renommé, il est devenu le propriétaire de cette île dans laquelle il demeure avec ses enfants et petits-enfants formant tous ensemble une véritable colonie.

Aucune végétation n'embellit ces îlots distants les uns des autres de mille à trois mille mètres. Quelques palmiers ou cocotiers, de hautes herbes, des buissons de palétuviers enlèvent seuls l'aridité de ces rochers de pierre ponce. Cependant ce qui leur donne un cachet particulier et ce qui m'intéresse beaucoup, c'est que tout le rivage est entièrement couvert de madrépores, d'éponges attachées aux rochers, de gros et superbes coquillages, dont je m'empresse de ramasser quelques spécimens qui feront certainement la joie de beaucoup de mes amis à mon retour en Europe. Nous ne pouvons, à cause de la nuit qui arrive, visiter d'autres îlots ; je le regrette vivement, curieux que j'aurais été de trouver d'autres choses de la création de la mer.

La brise nous est favorable pour le retour, nous mettons la voile à notre légère embarcation et en une demi-heure nous rentrons au village pour reprendre nos équipages qui nous ramènent au Chalet.

Après le dîner et une agréable causerie, à la fraîcheur de la soirée, nous montons dans nos appartements très luxueusement meublés pour nous reposer de la longue, mais bien intéressante excursion d'aujourd'hui.

Le lendemain, dès la pointe du jour, nous prenons congé de nos hôtes pour visiter de nouveau tout ce qui se trouve sur la route de Fort-de-France où nous voulons arriver pour déjeuner.

En quittant la vallée du François, il faut remonter insensiblement des mornes, bien ombragés par une végétation plus luxuriante, puis redescendre dans une plaine très étendue. C'est la plaine du Lamentin. Pour y arriver, la route traverse quelques petits hameaux isolés au milieu des bois. En passant près d'une case, j'assiste à une scène qui peint bien encore les mœurs sauvages de ces travailleurs, vivant isolés loin de toute société.

Des cris aigus partent d'une de ces cases, nous y allons pour en connaître la cause et nous voyons la mère d'une nombreuse famille qui, armée d'une grosse corde, fouettait à tours de bras une de ses filles, aussi grande qu'elle-même et tous les autres enfants assistant à cette punition avec indifférence. Les coups résonnaient sur le corps nu de cette jeune fille, aussi me suis-je interposé pour faire cesser immédiatement cette correction, qui, même si elle avait été méritée, me semblait trop sévère.

Il paraît qu'ici, lorsqu'une faute est commise par un des enfants, le père ou la mère lui dit simplement : tu seras fouetté ; puis on le laisse sans y faire plus d'attention, mais quelques heures après, quelquefois le lendemain, à l'improviste, sans prononcer une seule parole, tout d'un coup, la menace est exécutée sans pitié.

C'est dans cette vallée très fertile du Lamentin, limitée d'un côté par une rade excellente et de l'autre par des montagnes, que se trouve l'usine que M. le baron de Lareinty avait établie à grands frais, avec l'idée généreuse non seulement d'augmenter ses revenus, mais surtout de donner un grand essor à l'industrie sucrière. Malheureusement, doué d'une grande intelligence que ne modéraient pas suffisamment la prudence et l'habitude des affaires, M. de Lareinty s'est vu, il y a deux ans, dans la nécessité d'abandonner la plus vaste entreprise qu'on ait faite dans ce pays.

Tout d'abord ce domaine n'était pas considérable, mais par des acquisitions successives, trop chèrement payées d'ailleurs, cette propriété s'étend actuellement sur plus de deux mille hectares cultivés en cannes.

La route nous permet d'admirer ces plan-

tations si soignées, ces lignes ferrées qui apportent à l'usine placée au centre, tous les approvisionnements nécessaires et dont les produits ensuite sont embarqués sur les navires mouillés jusqu'à ses portes.

Aujourd'hui cette installation si bien commencée, mais si mal achevée, a été achetée pour plusieurs millions par M. Lassère qui vient d'apporter à son outillage d'heureuses améliorations. Avec l'intelligence, l'activité, et les aptitudes spéciales de son nouveau propriétaire, il me paraît certain, en voyant cette organisation, qu'il doit faire des revenus très considérables.

A la limite de cette immense plaine, fertile quoique un peu trop marécageuse, nous voilà au bourg du Lamentin. Nous descendons de voiture un instant pour visiter ses places, ses rues, son église ; rien ne me paraît bien beau, il y a ici une population nombreuse et un peu d'industrie, malgré cela, l'ensemble de cette petite ville n'est pas agréable à la vue. Je désire visiter une des nombreuses distilleries industrielles installées à la Martinique. Il y en a une importante ici, nous y entrons après en avoir obtenu l'autorisation de son directeur.

C'est dans ces établissements que se font

ces tafias de médiocre qualité qui se vendent cependant presque aussi chers que notre rhum pur des habitations. La fabrication des produits inférieurs, falsifiés ou faits avec des sirops étrangers tuera, comme elle a tué déjà en France, nos excellentes eaux-de-vie de la Charente, nos véritables rhums de jus de cannes qui sont cependant les seules espérances qui nous restent. Partout maintenant en Europe, il se compose, avec des alcools de betteraves ou de pommes de terre, des produits détestables pour la santé publique, que des industriels moins délicats qu'heureux, vendent plus cher que nous ne pouvons le faire, à l'aide de réclames tapageuses, en les décorant de noms aussi trompeurs que pompeux, de tous les saints du paradis.

La journée avance vite, nous activons donc notre marche pour arriver de bonne heure à Fort-de-France que nous devons visiter avant le déjeuner. Aussi, après avoir traversé sur un pont de pierre la rivière la Lézarde, nous ne tardons pas à entrer dans la capitale de la Martinique.

A droite nous voyons déjà le fort Bourbon et devant nous la ville bien située sur un terrain plat, se terminant par la belle rade dans laquelle viennent mouiller les

plus gros navires de guerre et de commerce. La Compagnie transatlantique y a son port d'attache avec ses approvisionnements de charbon. L'état a toujours dans ces eaux une escadre et un bassin de radoub y est bien aménagé pour la réparation des navires.

Aussitôt descendus de voiture nous parcourons les rues mais les trois quarts de la ville ayant été incendiés au mois de juin dernier, ce ne sont plus que des ruines que nous contemplons avec un sentiment de profonde tristesse.

Toutes ces voies larges et bien alignées devaient former un bel ensemble, la Cathédrale montre encore debout ses voûtes effondrées, ses arceaux tout noircis, ses verrières fondues par le feu ; un beau jardin la précédait, aujourd'hui ce ne sont plus que des troncs calcinés. Un seul quart de cette cité existe encore donnant abri à toute une population de fonctionnaires, de propriétaires, d'industriels, bien gênés pour se loger. Le reste de la ville forme le fond d'une grande et belle place qu'on appelle la Savane limitée immédiatement par la mer. Sur cette place on admire la statue de l'impératrice Joséphine, cette belle créole que les honneurs n'ont pas faite heureuse. Entouré de hauts cocotiers

ce monument a grand air, mais il demanderait pour ne pas paraître si isolé à être accompagné de massifs de fleurs et de verdure qui font absolument défaut.

Fort-de-France était moins peuplé que Saint-Pierre, sans commerce, sans industrie; c'était plutôt une ville de plaisance où, à côté du gouverneur et de la garnison, habitaient quelques riches familles créoles. Sa position, la régularité de ses rues devaient en faire une belle cité dont les ruines aujourd'hui inspirent au visiteur l'espoir de la voir bientôt renaître de ses cendres.

Je visite en détail le palais du Gouverneur, un des seuls monuments épargnés par le feu. C'est une grande maison sans aucun style, aménagée comme toutes habitations créoles; les salons sont grands, trop simplement meublés et arrangés également de façon à laisser circuler l'air de tous les côtés.

Nous sommes fort bien reçus par l'ami de M. Clerc, le capitaine Robb, aide de camp du Gouverneur. Sa charmante jeune femme nous fait avec distinction les honneurs de son salon et nous offre le cocquetel, apéritif excellent, très apprécié des gourmets, c'est un mélange de glace pilée, de rhum, champagne et citron, puis nous faisons une promenade

dans le joli jardin du gouvernement. Je prie, à mon tour, le capitaine de vouloir bien nous faire l'honneur d'accepter à déjeuner à l'hôtel où nous sommes descendus, il a la bonté d'agréer mon invitation et nous nous mettons gaîment à la table bien servie du restaurant de la Marine.

Aussitôt ce repas terminé, nous remontons dans notre voiture dans laquelle prend place avec nous le joyeux capitaine qui accepte de venir jusqu'à Saint Pierre où nous devons coucher ce soir et y assister au premier bal du carnaval.

Par la principale rue de Fort-de-France, au fond de laquelle coule une magnifique cascade qui distribue partout une eau abondante descendant des montagnes environnantes, nous sortons de la ville.

La route aussitôt devient excessivement accidentée, elle passe pour la plus pittoresque de l'île, elle conduit jusqu'à Saint Pierre en traversant les Pitons, si réputés pour leur beauté ; c'est la route de la Trace que nous allons admirer pendant 65 kilomètres.

Nous montons entre la montagne et les précipices, ne pouvant retenir nos exclamations incessantes sur la richesse de la végétation.

Sur le sommet du premier de ces pitons à dix kilomètres environ de la ville est établi le camp Balata. C'est ici que, dans de jolis baraquements, toute la garnison passe la plus grande partie de l'année pour la préserver des fièvres souvent dangeuses à Fort-de-France située dans une vallée basse et humide.

Ce point est bien choisi, car on m'assure que sur cette hauteur la température est analogue à celle qui règne au Caire, si vanté pour sa salubrité, tandis que dans la vallée elle est à peu près la même qu'au Sénégal, ce qui fait une différence entre les deux endroits de 21 à 32 degrés.

Annoncés par notre gai compagnon le capitaine, nous pouvons visiter le camp, et le colonel d'artillerie qui le commande nous en fait lui-même les honneurs d'une manière charmante.

Il nous fait remarquer des cultures de légumes d'Europe fort bien réussies par ses soldats; les pois, asperges, artichauts, poussent à qui mieux mieux à côté des ananas, des vanilles, des mangues, ce dernier fruit réputé le meilleur; je viens d'en goûter, il est très bon en effet, cependant il faut être habitué à ce parfum particulier ayant un

peu l'odeur de la térébenthine. J'accepte d'excellents rafraîchissements, même cet aimable colonel exige que nous en prenions dans la voiture en prévision de la longue route déserte que nous avons à faire.

Après cette pause d'un quart d'heure, nous descendons, avec une vitesse réellement dangereuse jusqu'au bas d'un ravin effrayant, par sa profondeur.

Là tout au fond n'ayant au-dessus de soi qu'un bien petit coin du ciel à apercevoir, on est enthousiasmé par la grandeur de ces lieux. Ce silence des bois que rompent seulement les notes cadencées, comme celles de la gamme, d'oiseaux invisibles dans la verdure, cette nature sauvage, ce bruissement des sources et des cascades, descendant de tout en haut, vous impressionnent à tel point que vous restez muet à contempler ce spectacle magnifique. Et, forcément, vous vous mettez à rêver et à vous dire que l'homme est bien petit, malgré son génie, en face de telles merveilles, dues assurément à la toute-puissance du créateur indéniable.

De temps en temps nous marchons sur la route aussi bien pour alléger la tâche de nos mulets que pour jouir du plaisir de fouler aux pieds toutes ces fleurs, de toucher et

cueillir ces feuilles, tantôt véritable velours colorié, tantôt charmante dentelle plus délicate que les mieux travaillées.

De pitons en pitons notre promenade continue agréable et animée par notre gaiété jusqu'à un certain endroit difficile où nous devons tenir l'attelage pour le passage d'un pont que les mulets se refusent à franchir sans contrainte.

Cependant il est tard déjà ; bientôt la nuit va venir augmenter encore les dangers de ce chemin, aussi employons-nous tous les moyens pour activer la marche.

Mais ces pentes sont tellement rapides que nous devons souvent aider les pauvres bêtes, impuissantes contre la résistance de la voiture, et qu'elles ne nous permettent guère d'avancer aussi vite que nous le voudrions. Et puis ce spectacle est si beau que, si ce n'était l'heure impitoyable, on voudrait rester toujours à contempler ces torrents rugissants, ces arbres chargés en même temps de feuilles, de fleurs et de fruits, ces fouillis de mille guirlandes naturelles. On voudrait passer en ces lieux des journées à l'ombre de cette végétation inimaginable pour n'en oublier aucun détail et, si on en avait le talent, la décrire à ceux qui, là-bas, dans

notre France plus civilisée, mais moins belle, ne se doutent pas d'une telle beauté de la nature.

Pourtant nous voici, à mi-côte d'un morne, arrivés à une petite halte appartenant au gouvernement; un bon nègre pensionné de l'Etat en est le gardien, c'est un poste établi sur ce parcours dangereux pour offrir des secours aux voituriers surpris parfois sur cette route par des éboulements. Nous rendons visite à ce brave vieux soldat qui se multiplie pour nous offrir tout ce que contient sa cabane. Il m'amuse beaucoup en me prenant pour le nouveau gouverneur dont on lui avait annoncé le prochain passage dans les environs de sa maison : il doit être encore maintenant persuadé qu'il a reçu le représentant de l'autorité ; car, ne voyant aucun inconvénient à la chose, je le laisse à sa mystification.

On doit allumer les lanternes de la voiture et nous voilà descendant de plus belle, avec une vertigineuse rapidité, les pentes les plus effrayantes en suivant une véritable spirale dont les courbes sont faites sur des ponts à angles droits à des distances très rapprochées les unes des autres. Le chemin va ainsi avec cent-vingt-cinq de ces brusques tournants jusqu'au bas que nous atteignons, non sans

que le véhicule qui nous porte n'ait penché bien des fois sur le rocher que nous avons heureusement d'un côté pour nous préserver d'une chute inévitable.

Enfin vers huit heures du soir nous avons à nos pieds, à plus de trois cents mètres tout en bas, la ville de Saint-Pierre qui apparaît avec ses lumières, offrant, de la route, un magnifique panorama de nuit.

Une demi-heure après nous étions à l'Hôtel des Bains où nous reprenons possession des chambres que nous avons occupées à notre débarquement.

Un dîner répare à la hâte les souffrances de nos estomacs et, après avoir fait un peu de toilette, nous allons au théâtre où a lieu le premier bal masqué.

L'aide de camp du gouverneur, ayant droit à sa place dans la loge officielle, nous y fait installer très confortablement.

Le spectacle se termine par le dernier acte de *la Mariée du Mardi Gras* que donne ce soir la troupe d'artistes de Paris en ce moment à Saint-Pierre.

Déjà la physionomie de la salle est très amusante : ces braves nègres en habit et cravate blanche, ces élégantes noires en robe ouverte aux couleurs les plus fraîches,

remplacent en ce moment à nos yeux, nos belles habituées de l'Opéra de Paris.

Bientôt les portes s'ouvrent pour laisser entrer une foule de négresses et de nègres masqués avec un soin tout particulier pour faire disparaître, sous les flots de soie rouge, bleue, rose, tout ce qui est noir chez eux. Les jeunes petites négrillonnes en grand nombre, très recherchées dans leurs déguisements, des souliers Louis XV aux pieds, la jupe très courte, laissant voir le pantalon bordé de dentelles, paraissant, dans leurs vêtements serrés, fort bien faites du reste, se mettent à danser avec entrain.

Aux accords d'un orchestre composé de dix artistes nègres, s'accompagnant de gestes bien drôles en jouant des airs créoles, toute cette bande joyeuse se met à polker, à valser en se tenant par la taille de bien plus près que dans nos danses d'Europe, ce qui me paraît d'une tenue fort leste. Cependant en général les nègres dansent très lentement, en se balançant de droite de gauche, excepté dans les quadrilles ou autres danses du même genre pour lesquelles alors ils déploient toute leur agilité et la souplesse de leurs jambes avec une exagération qui dépasse les convenances.

Un buffet est installé dans le foyer du théâtre, nous y allons un instant, nous buvons aux succès des petites danseuses et un peu fatigué de notre longue excursion, je me retire à deux heures du matin pour prendre un repos dont j'ai positivement besoin.

Peu habitué depuis bien des années à passer la nuit dans un bal si bruyant, ce n'est que tard dans la matinée que je me réveille.

C'est aujourd'hui dimanche, la messe sonne à la Cathédrale où je me rends immédiatement.

L'office est présidé par Mgr l'Évêque, il fait d'abord une procession autour du square qui entoure l'église, puis la messe de onze heures commence au milieu d'une élégante assistance composée des grandes dames de la ville, toutes en toilettes des plus fraîches.

Je passe tout ce jour à Saint-Pierre; après midi l'aspect de la ville est sinon joli du moins très curieux à observer.

Les rues deviennent très animées, le carnaval est commencé, et à en juger par cette multitude de masques, courant, chantant et dansant en faisant aux passants des plaisanteries trop grotesques pour être amusantes,

il promet beaucoup de gaieté cette année. Le grand amusement de ces gamins et gamines noirs c'est de gambader et de chanter puis de suivre, en poussant des cris assourdissants, quelques bandes de masques voulant ridiculiser un personnage en vue ou une mesure administrative.

Je trouve, quant à moi, une bien grande différence, comme agrément, entre le genre de vie à la ville et celui à la campagne ; ici une chaleur étouffante vous abat, vous ne respirez pas ce grand air si agréable des bois, le soleil est brûlant et pour toute distraction il n'y a, pour les femmes, que quelques réunions de famille et le cercle pour les hommes.

Très courtoisement, M. Schmidt et moi, nous sommes reçus membres temporaires du cercle de Saint-Pierre, c'est là que nous passons la soirée. Ce cercle est agréable, bien installé et composé exclusivement de la haute société de la ville ; on y fume, on y cause, on y joue comme dans les meilleurs clubs de Paris.

Les affaires sont naturellement le principal sujet de conversation entre ces messieurs tous propriétaires, usiniers ou industriels, car tout le monde travaille sérieusement,

depuis les pères de famille jusqu'aux jeunes gens, en cela mille fois plus heureux que ceux d'Europe puisqu'ici tous se font une position par leur travail personnel.

Les questions d'agriculture, de commerce y sont en général traitées avec la plus grande compétence; aussi, après avoir écouté toutes ces remarques nées d'une irréfutable expérience, puis-je dès maintenant vous parler du régime des sucres à la Martinique. Après avoir visité les plus grandes sucreries, j'ai pu apprécier l'importance des capitaux mis en avant pour leur construction et pour l'extension de cette industrie. C'est pourquoi je dois déplorer réellement l'injustice de la loi qui vient entraver l'effet des plus louables efforts.

La fabrication du sucre de cannes est ici la seule et unique industrie possible, puisque le sol de la colonie mis en culture ne produit jusqu'ici que cette plante; on n'a donc pas le moyen, comme en Europe, de couvrir les frais d'une exploitation agricole par d'autres produits si la récolte vient à manquer ou ne se vend pas. Cette industrie pourrait se soutenir seulement à la condition qu'elle ne soit pas mise dans l'impossibilité de résister à la concurrence que lui fait celle de la betterave.

La loi dernièrement votée par les Chambres françaises, dite d'équivalence, est certainement une injustice dont les conséquences n'ont pas dû être comprises à Paris.

D'après les dispositifs de la loi sur les sucres, il est accordé à tous les fabricants une détaxe, c'est-à-dire que, suivant qu'ils adoptent tel ou tel système, soit celui de la prise en charge, soit celui de l'estimation dans le rendement en sucre, une certaine quantité de 15 0/0 au moins du produit leur reste acquise indemne des droits d'impôt.

Il faut d'abord constater que la betterave donne plus de rendement en sucre que la canne, elle atteint jusqu'à 10, 11 et 12 0/0 ; aussi, dans de bonnes années, comme en 1889 par exemple, certaines sucreries en France, ont-elles pu bénéficier d'une détaxe de 15 francs et même plus.

La canne ne rend au maximum, dans les meilleures récoltes, que 8 0/0 et la détaxe ne peut guère atteindre que 7 fr. 50. Mais cela n'est que le résultat de l'infériorité de la plante ; voilà où commence l'injustice.

En France les sucres vendus à l'Étranger donnent donc ces 15 francs de bénéfice net au fabricant qui reçoit cette somme en prime sans avoir d'autres frais à supporter que le

coût de l'usine au port d'embarquement, tandis que ceux d'ici ne donnent que 7 fr. 50 de prime, encore seulement lorsqu'ils arrivent dans un port du continent de la France. Or le prix du fret, joint aux autres frais et avaries, atteint 7 francs, ce qui fait qu'il ne peut rester au fabricant de la Martinique que 50 centimes, tandis que leurs concurrents touchent 15 francs.

Pourquoi obliger, pour bénéficier de la prime, à conduire ces sucres dans un port de la Métropole? La Martinique n'est-elle pas territoire français? Le port de Saint-Pierre n'est il pas un port français aussi bien que ceux de Bordeaux, du Havre ou de Marseille?

Sans cette obligation aussi injuste qu'inexplicable, les sucres coloniaux iraient sur les marchés d'Amérique ou ailleurs dans les mêmes conditions que ceux qui partent de France pour y aller, tandis qu'aujourd'hui ils ne bénéficient en somme d'aucun des avantages de la détaxe. Si même, elle était supprimée pour tout le monde, ce serait une mesure désastreuse pour les fabricants de sucre de betteraves, mais pour ceux d'ici, elle ne changerait guère leur malheureuse situation, ils se trouveraient davantage sur

un pied d'égalité, fâcheux il est vrai, mais plus équitable.

On a donné à cette injustice le mot de mesure d'équivalence en faisant ressortir, avec beaucoup d'exagération d'ailleurs, les avantages d'une propriété à la Martinique, en gardant un silence intéressé sur tous ses désavantages. On a dit qu'ici il n'y avait pas d'impôts fonciers, de portes et fenêtres, de prestations, etc., etc. Mais si tous ces impôts ne sont pas établis de la même manière, croyez bien qu'ils existent et qu'ils sont aussi lourds à supporter, je dirai même bien plus injustement supportés.

En France tout le monde paie l'impôt, ici ce n'est qu'une seule catégorie de citoyens qui le paie et dans de bien plus grandes proportions. Ainsi une usine verse au trésor des droits de fabrication, des droits coloniaux qui s'élèvent souvent à 5, 6, et 10.000 francs selon son importance.

Une propriété qui a une installation industrielle quelconque verse également de très fortes sommes au prorata de l'importance de ses produits.

Je ne vois donc pas ce que signifie cette mesure dite d'équivalence qui n'est qu'injuste et ruine la propriété en lui ôtant les

moyens de soutenir une concurrence devant de jour en jour plus désastreuse.

Il est donc malheureusement évident que si le gouvernement actuel de la France ne veut plus aider tant de bonnes volontés, tant de labeurs continuels mis avec dévouement en avant pour la prospérité de sa plus belle colonie, la riche Martinique, la perle des Antilles ainsi qu'on l'appelle, ne sera plus dans un avenir prochain qu'une expression géographique au milieu de l'océan.

Voici toutes les vérités que mes observations personnelles, aussi bien que celles que j'ai entendu faire ici par tout le monde, m'obligent à vous indiquer afin de vous faire bien comprendre la grave situation faite aux propriétaires de ce pays et maintenant je reviens à mon récit.

En sortant ce soir du cercle, nous retournons passer la nuit à l'Hôtel afin de reprendre demain tout au matin le chemin de Chalvet, où je rentre pour y passer le reste de la semaine, qui doit précéder mon départ définitif.

C'est avec grand plaisir que je revois cette route que j'avais tant admirée il y a quelques jours et à onze heures je me retrouve sur notre domaine que je vais parcourir de

nouveau pour en bien connaître toutes les dépendances,

A mon arrivée je trouve une lettre très aimable des PP. Franciscaïns m'annonçant leur visite ici pour demain.

Je désire donner en leur honneur un déjeuner qui réunira le clergé de nos environs en procurant à ces bons religieux le plaisir de faire sa connaissance. On expédie à la hâte des invitations dans les paroisses voisines, puis j'emploie le reste de la journée à visiter l'usine Gradis située à quelques kilomètres.

Installée seulement depuis l'année dernière, cette sucrerie prend les cannes de plusieurs habitations; dès son début elle donne les plus grandes espérances à ses actionnaires.

En effet le rendement des cannes cultivées sur ces pentes où le terrain est profond et de première qualité, est excellent.

En premier jet je constate, déjà à cette époque de l'année, 6 80 %; mais par contre la plante est courte; alors, si l'usine y trouve l'avantage d'une grande richesse dans les jus, les propriétaires ne sont pas satisfaits du poids obtenu à l'hectare.

Le lendemain nos invités arrivent avec la

bonne humeur que procure une réunion et que le repas augmentera encore tout à l'heure. Le petit déjeuner organisé à l'improviste ne manque pas cependant d'être très apprécié.

M. le grand Vicaire, Curé de la Cathédrale de Saint-Pierre, a eu la gracieuse pensée d'accompagner les éminents prédicateurs de sa paroisse ; homme érudit, gai et plein de tact, il nous intéresse vivement par sa conversation sur tout ce qui a rapport à ce diocèse qu'il administre depuis de longues années et dont il connaît bien les besoins, les défauts et les qualités.

En général dans ce pays la religion est suivie par les nègres plutôt avec leurs idées superstitieuses qu'avec intelligence. Ils ont la croyance nécessaire, mais trop souvent une solide instruction leur fait défaut, aussi tous les commandements de Dieu ne sont-ils pas toujours mis en pratique. Le mariage surtout, étant données leurs mœurs qui se ressentent forcément du climat chaud, leur paraît difficile dans toutes ses exigences, alors leurs familles deviennent vite très nombreuses, sans qu'ils se préoccupent de la raison de leur accroissement illégitime.

Après le déjeuner, le P. Léon nous inté-

resse infiniment de son côté par sa science consommée. Professeur de chimie au collège des hautes études de Rome, il est également très versé dans la botanique ; toute la flore de la Martinique lui procure les éléments de remarques scientifiques fort agréables à écouter. Dans le verger, croissent toutes les espèces des plantes et arbres dont on se sert pour la médecine et la pharmacie ; la kola, le quinquina, le camphrier, la canelle, etc., remplissent ce jardin, à côté des poisons les plus violents dont on ne connaît pas toujours assez le danger. Chaque année on constate dans le pays beaucoup de décès par empoisonnement, dus à l'ignorance des habitants ; certaines plantes mêmes, comme le manioc, par exemple, qui est la principale nourriture du peuple, sont des poisons lorsqu'elles n'ont pas subi une préparation spéciale ; la racine de cet arbrisseau entre autres vous ferait mourir en peu d'instants, si on n'en retirait pas toute la sève et si on ne la faisait pas torréfier dans des fours.

Ce qui frappe encore l'attention du Père, c'est un phénomène qu'on remarque ici ; un énorme magnolia a laissé pousser au travers de son tronc, un cocotier, dont il se sépare

à une dizaine de mètres du sol, de telle sorte que vous voyez ces deux arbres allant bien haut produire deux corps avec des branches, des feuilles et des fruits bien différents.

Le jour suivant se passe pour nous en excursions dans les bois éloignés de la propriété sur des sommets que nous n'avions pas encore visités. Nous avons là bien des terrains à utiliser, car on m'assure que dans les vallées, à l'abri des vents de la mer, une exploitation de cacao réussirait fort bien, aussi je décide immédiatement de faire, aussitôt que possible, des plantations de cacaotiers dans ces endroits jusqu'ici abandonnés.

La culture de cet arbre est assez coûteuse et demande des soins, pendant les deux années qui suivent la plantation, il faut les aligner et les sarcler souvent, puis ensuite ils commencent à produire et, à l'âge de 8 à 10 ans, ils donnent un bon rapport qu'on peut évaluer à 1 fr. 25 par chaque arbre, au cours actuel des cacaos. Nous pourrions facilement consacrer une dizaine d'hectares à cette culture qui, dans peu d'années, viendrait ainsi augmenter singulièrement les revenus de la propriété. Je suis convaincu

du reste que, dans un sol aussi productif que celui-ci dans lequel tout pousse avec une vigueur incroyable, la canne ne restera pas toujours le seul produit productif. Malheureusement personne à la Martinique ne veut admettre cet espoir, parce que personne non plus n'a encore, jusqu'à présent, montré une persévérance nécessaire à la réussite. Ceux qui ont entrepris des innovations, il est vrai, n'ont pas vu leurs efforts couronnés de succès, mais si certaines plantes, telles que l'indigo, dont j'ai parlé, coûtent trop cher à cultiver et surtout à préparer, ne peut-on pas espérer mieux avec d'autres qui exigeraient moins de main-d'œuvre ? Sans parler des fruits de tous ces arbres, que je vois à l'état sauvage partout, comme les oranges, les ananas, les bananes, etc., dont on pourrait cependant tirer profit, puisque nos voisins les Anglais en exportent, dès maintenant, avec beaucoup d'avantages en Amérique, j'espère que la science et l'industrie nous donneront quelque jour certaines plantes à cultiver. Non pas qu'elles pourront jamais remplacer la canne, qui restera toujours la mieux appropriée au sol et au climat, du moins elles viendraient augmenter nos moyens dans la

lutte que nous avons à soutenir avec la concurrence.

Voilà déjà une lueur d'espérance qui se lève dans cet ordre d'idées, c'est une plante textile, de la famille des amaryllidées dont on fait des essais dans l'Amérique du sud. Les Anglais commencent à s'en occuper beaucoup parce que cette plante pousse très vite et ne peut venir que sous le climat des Tropiques, elle ne coûte presque rien à cultiver, croît avec vigueur aussi bien dans les terrains médiocres et fournit un fil soyeux d'une extrême solidité.

En ce moment ce produit atteint le prix très rémunérateur de 800 francs la tonne ; ne vaudrait-il que la moitié par suite d'une surabondance de production, qu'il resterait toujours extrêmement avantageux. Je me propose de m'entourer de tous les renseignements possibles, comme j'engage également mes représentants ici, à mettre tout en œuvre pour commencer de suite cette expérience.

Me voici à la fin de mon séjour à Chalvet, c'est après-demain lundi que je dois remonter à bord de notre même navire l'*Amérique*, sur lequel j'ai l'espoir de rentrer en France.

Je consacre ce dernier jour à laisser toutes

mes instructions à notre gèreur ; je prends toutes les indications nécessaires pour l'augmentation de l'outillage de la propriété, qui demande à être perfectionné avec certains appareils plus nouveaux commandés en Europe, puis nous nous occupons d'emballer les fruits, plantes et spécimens de toutes sortes que je veux rapporter à mes amis.

En remerciant cordialement tout le monde des soins et des bontés dont nous avons été comblés ici, nous reprenons le chemin de Saint-Pierre où nous devons attendre l'arrivée du bateau.

J'ai accepté pour lundi un déjeuner chez M. le grand Vicaire, nous avons donc encore deux jours à passer à la ville.

Aujourd'hui dimanche nous revoyons ce carnaval dans la rue, c'est toujours la même chose, le même entrain, avec ces cris assourdissans dont on est réellement vite fatigué.

Lundi à midi nous arrivons au presbytère de la Cathédrale, c'est là que nous attend un excellent déjeuner.

Après ce plantureux repas, personne de nous ne peut oublier la sainte compagnie dans laquelle nous nous trouvons, aussi nous suivons notre aimable amphytrion qui doit

assister à une séance de la société de saint Vincent de Paul.

Les rapports de cette conférence prouvent qu'à la Martinique comme en France, la charité est bien organisée. Cette association des gens de bien a pris ici un grand essor sous la direction intelligente de son Président M. Basiège, l'un des plus éloquents avocats de la ville, qui passe sa vie à faire le bien et à développer l'instruction avec les idées religieuses, au milieu de cette population qui n'attend que des hommes tels que lui pour devenir entièrement bonne.

A la dernière minute de l'heure fixée pour notre départ une dépêche met la ville en émoi. Notre beau navire l'*Amérique* est en détresse en vue de Carthagène dans la Colombie. Une tempête vient de briser son arbre de couche en pleine mer. Il a failli sombrer et ce n'est que grâce à l'énergie de son commandant que péniblement, avec ses voiles insuffisantes, il a pu se mettre à l'abri dans une petite île en face de ce port.

Je pense avec tristesse à tous ceux qui sont là, en me disant que, si l'accident était survenu 24 heures plus tard, j'aurais été leur compagnon d'infortune.

Mais aujourd'hui je ne puis plus malheu-

reusement espérer avoir pour mon retour cet excellent navire, sur lequel je comptais reprendre mes habitudes et jouir de nouveau des égards et de l'amitié de son commandant.

Cet accident me met dans le plus grand embarras, demain cependant doit passer un petit bateau qui se chargera des dépêches pour la ligne de Marseille, mais je ne me soucie guère de faire une si longue traversée sur un navire nullement aménagé avec le confort d'un grand steamer.

Je décide donc, après les conseils qu'on me donne, d'attendre ici un annexe anglais qui nous mènera d'abord à l'île Sainte-Lucie ensuite à celle de la Barbade pour de là nous embarquer sur le paquebot du *Royal-Mail Cie* faisant le service de la Jamaïque à Londres.

Cette décision me permettra de visiter ces possessions anglaises et j'aurai en outre le plaisir de pouvoir vous écrire encore une fois pour vous raconter mon retour et vous donner mes impressions sur ces deux îles.

Cette lettre n'a pas les mêmes motifs que moi pour ne pas prendre la première voie possible, je la termine donc au plus vite et je la confie aux soins de l'agent des postes

avec l'espoir qu'elle me précédera de quelques jours en France.

Ainsi je finis ces pages, écrites en courant de tous les côtés, comme vous le voyez, mais non sans avoir constamment conservé votre souvenir si précieux pour moi à la distance qui me sépare de tous les miens.

Croyez toujours, mon cher ami, à la sincérité de mon attachement.

C^{te} DE L.

A bord du navire annexe l'Eden
le 13 février 1891.

MON CHER AMI,

Je viens de m'embarquer cette nuit sur l'*Eden*, petit navire annexe qui doit nous faire rejoindre la ligne anglaise à Barbados.

Je n'ai pas à vous raconter en détail nos faits et gestes pendant les derniers jours que nous avons dû passer encore à Saint-Pierre, par suite de l'accident survenu au steamer l'*Amérique*.

Je vous ai déjà dit qu'un séjour dans cette ville était loin de me plaire autant que nos promenades à travers les champs de cannes de Chalvet.

Le carnaval s'est continué toujours aussi joyeux, toujours aussi désagréable pour les oreilles. Le Mercredi des Cendres lui-même a été trop bruyant, trop troublé tout le jour par cette musique et ces cris quelque peu sauvages, pour me laisser tout à l'aise réfléchir sur ces mots aussi tristes que vrais, de *Pulvis es et in pulverem reverteris*.

Notre premier devoir cependant a été d'aller recevoir cette marque des Cendres que, solennellement, on a distribuée à la cathédrale à une nombreuse assistance : nous étions là des privilégiés que la poussière marquait au front, car le plus grand nombre avait ce seul et fâcheux avantage de ne pouvoir être noirci.

Déjà tout est préparé pour notre départ, il est dix heures du soir, aujourd'hui 12, lorsque les deux coups de canon réglementaires nous annoncent l'arrivée du navire anglais. Aussitôt nous prenons congé de tous nos amis pour nous rendre à son bord.

Après les chaleureux et sincères remerciements bien mérités que nous prions tous d'accepter, nos amis ont encore l'amabilité de nous conduire jusque sur le pont du vapeur et nous souhaitent une heureuse traversée.

Nous y voilà en compagnie de beaucoup de passagers, tous Anglais, aussi les conversations n'auront guère de charme pour moi, qui comprends péniblement leur langage difficile à entendre.

Ce navire, quoique beaucoup plus petit qu'un grand paquebot, est cependant confortablement installé. On me mène à ma cabine que je suis heureux de pouvoir occuper

seul, grâce à la recommandation que le Consul anglais à Saint-Pierre a eu la bonté de me donner pour le Capitaine et le Commissaire.

Il est minuit, la mer est un peu agitée, nous allons donc reprendre nos luttes continues avec le roulis et le tangage dans nos couchettes, moins commodes pour moi qu'un lit, fût-il même visité par les moustiques.

Mais c'est mon premier pas vers la France, je ne me plains pas de devoir supporter de nouveau les fatigues d'une longue traversée, car, si je suis heureux à tous égards de mon excursion ici, je suis encore plus content de penser que, dans deux semaines, je pourrai revoir tous ceux que j'aime.

Il fait horriblement chaud, même à cette heure de la nuit, cependant l'hélice commence à se mettre en mouvement pour nous conduire vers l'île de Sainte-Lucie dans la rade de laquelle, sans accident, on doit arriver à six heures du matin.

Au nombre des passagers se trouve le Colonel du Génie, commandant les forces militaires anglaises de l'île, que je visiterai demain.

Je suis très heureux de cette bonne for-

tune, le Colonel est charmant, il est accompagné de sa femme et de sa jeune belle-sœur, l'une et l'autre paraissant aussi gaies qu'aimables.

Après avoir été présenté par le Capitaine que la lettre du Consul a rendu des plus gracieux à mon égard, ils m'offrent de prendre le thé en leur compagnie.

M'exprimant plus en français qu'en anglais, comme bien vous pouvez le supposer, je m'efforce de me mettre à la hauteur de tant de politesse et en peu d'instants nous faisons ample connaissance. Je les mets au courant de mon désir de voir, pendant la journée de demain, tout ce que je pourrai dans l'île qu'il gouverne.

Le Colonel se met aussitôt à mon entière disposition et me fait même l'honneur de me prier d'accepter à déjeuner dans sa maison de campagne située à une douzaine de kilomètres de la ville de Castries, capitale de Sainte-Lucie, tout au haut d'une montagne de laquelle on aperçoit presque entièrement cette île. C'est avec empressement que j'accepte cette offre gracieuse, après quoi je vais prendre possession de ma cabine pour le reste de la nuit.

Mais nous devons souffrir beaucoup pen-

dant ces quelques heures : ce balancement auquel on n'est plus habitué, cet air étouffant de la cabine dont le hublot est fermé à cause des vagues très fortes en ce moment, nous empêchent de prendre le moindre repos. Mon compagnon moins prévoyant que moi, voulant essayer de respirer, a ouvert son carreau, mais tout d'un coup il appelle à son aide pour réparer l'inondation qu'une grosse lame a produite chez lui. — Tous ses vêtements sont mouillés, son lit est plein d'eau, c'est avec un désespoir tel qu'il s'exprime sur l'embarras que lui cause cet accident que, sans charité aucune, je ne puis m'empêcher de rire en l'aidant à tout réparer.

Cependant voici le jour qui se lève, il est six heures ; avec une exactitude qu'on ne pouvait espérer, nous entrons dans la rade de Castries.

Fermée de trois côtés par de très hautes montagnes, la rade de l'île Sainte-Lucie est fort pittoresque, très petite, mais très sûre contre les plus mauvaises tempêtes, aussi les Anglais la rendent-ils de jour en jour plus importante.

D'un côté, de grandes casernes protégées par un fort dominant toute la ville, de

l'autre deux batteries fortement établies en défendent l'entrée.

Au fond c'est la ville dont l'aspect n'a rien de bien remarquable, elle ressemble plutôt à un gros bourg avec ses maisons basses, bâties sans décors extérieurs, mais cependant assez bien alignées pour former une large rue principale.

Nous louons une des nombreuses petites barques dont le navire est entouré afin de descendre à terre et de visiter cette ville anglaise avant l'heure fixée pour le déjeuner chez le Gouverneur.

Je me fais conduire tout d'abord au Consulat français dont le titulaire ici est un riche négociant que j'avais eu le plaisir de voir à la Martinique. Ce fonctionnaire nous fait le meilleur accueil, il veut bien nous montrer les rues, les squares, les établissements militaires, enfin l'église, monument très mesquin, élevé sur la principale place, dans le centre de la ville. C'est la religion catholique qui est la plus suivie à Sainte-Lucie, parce que cette colonie a longtemps appartenu à la France et, encore actuellement, ce sont des religieux bretons qui en desservent les différentes paroisses.

Le gouvernement s'occupe beaucoup de

ses possessions, il vient de dépenser d'énormes sommes pour améliorer le port dans lequel il a créé d'importants dépôts de charbon.

Malgré que cette île soit peu cultivée, son sol est bon dans les vallées ; mais comme elles sont très resserrées, les terrains cultivables sont rares, la plus grande superficie est en montagnes élevées sur lesquelles cependant on a fait des plantations de bananiers dont les fruits sont exportés en Amérique où on en consomme beaucoup.

Avec cet esprit commercial qui les caractérise, les Anglais encouragent cette population à mettre en valeur la moindre parcelle de terre. Pour obtenir ce résultat, ils viennent d'établir tout dernièrement un jardin botanique dans lequel les habitants trouvent gratuitement toutes les plantes susceptibles de donner de bons résultats sous ce climat.

Ce jardin est planté sur de larges lagunes reprises à la mer dans le fond de la rade ; il limite très avantageusement le port et il formera dans quelques années une promenade magnifique.

Nous visitons en détail ces pépinières, ces jeunes plantations d'autant plus intéres-

santes pour moi que j'y trouve beaucoup de jeunes sujets de cette plante textile dont je vous ai parlé.

J'en vois qui ne sont *plantées* que depuis trois ans, elles atteignent déjà plus de cinq mètres de hauteur en étendant leurs feuilles à 10 mètres au moins. Elles paraissent ressembler à l'aloès avec cette différence toutefois que les feuilles sont plus longues, moins épaisses, d'un vert plus tendre et qu'elles sont beaucoup plus nombreuses sur chaque pied.

Le Directeur veut bien en mettre quelques jeunes plants à ma disposition que le Consul me propose de faire parvenir à Chalvet.

En parcourant ces allées très bien tenues, un peu fatigué par l'ardeur du soleil, j'éprouve le besoin de me reposer à l'ombre d'un cicas, je m'assois donc sur un vieux tonneau que je trouve à ma portée, lorsqu'un des ouvriers me prend, lestement par le bras pour me chasser, de ce siège improvisé, en me faisant mille gesticulations auxquelles je ne comprends rien, mais que je ne tarde pas à comprendre ; on venait d'y enfermer un énorme serpent. En effet, en levant le couvercle, nous voyons cette affreuse bête luisante et dégoûtante qui cherchait à sortir de sa prison.

On nous dit que c'est l'espèce la plus rare aux Antilles, c'est le serpent à tête de chien ; il a au moins trois mètres en longueur et sa grosseur dépasse certainement celle de mon bras ; sa tête est plus grosse que le corps, elle ressemble bien à celle d'un chien, avec un museau allongé formant une gueule qu'il ouvre large et menaçante en laissant voir des dents qui vous donnent le frisson. Vous devez supposer quel fut mon effroi en pensant qu'il n'était séparé que de bien peu de mon individu. Heureusement sa morsure n'est pas sans remède, elle est moins mortelle que celle de beaucoup d'autres serpents, encore plus abondants ici qu'à la Martinique. Toutefois je remercie infiniment le bon nègre qui m'a chassé si précipitamment de mon tonneau.

Le Consul, après cette longue promenade, nous propose d'aller chez lui prendre un verre de cocquetel en attendant qu'il nous fasse chercher un véhicule quelconque pour nous rendre à notre déjeuner.

Nous finissions de déguster cette délicieuse boisson glacée lorsqu'on vint nous dire qu'un groom nous cherchait pour nous présenter deux chevaux de selle que son maître, M. le Gouverneur, nous envoyait.

Tant de prévenance était une politesse si achevée que je ne pouvais qu'en profiter avec empressement.

Les yeux ardents, comme les mouvements impatients du petit cheval de sang qu'il s'apprête à monter, inquiètent bien un peu mon fidèle compagnon, moins habitué que moi à l'équitation. Cependant il ne tarde pas à apprécier toutes les qualités de sa monture. Avec le pas sûr, le trot agréable et une docilité à toute épreuve, nos chevaux nous mènent lestement au haut du morne sur lequel est située la maison au milieu de bois aussi pittoresques que ceux de la Martinique.

Il est midi lorsque nous mettons pied à terre devant la galerie couverte de la villa.

Ces dames nous reçoivent avec la plus grande distinction, elles nous proposent de suite, avant l'arrivée du capitaine de *l'Eden* qui doit être aussi un des convives, de nous montrer leur jardin et les travaux importants qu'exécute encore ici le génie anglais. Les abords de ce charmant cottage sont ravissants, partout des fleurs, des roses d'Europe, des plantes rares, des orchidées cultivées et accrochées de tous côtés autour de la maison, enfin des perroquets qui se balancent en liberté sur les branches. Cet oiseau

se trouve en quantité dans ces bois où de jeunes nègres vont les prendre dans leurs nids pour les vendre et dont ils font, paraît-il, un commerce très lucratif. Ceux-ci, habitués aux caresses de nos aimables hôtes, ne cherchent plus à reprendre leur vie sauvage; ils ont, il me semble, parfaitement raison à en juger par les soins dont elles les entourent.

De son côté le colonel veut me montrer les casernes, les magasins, un parc d'artillerie qu'il est chargé de construire sur le sommet de cette montagne. Ces travaux me paraissent aussi bien exécutés que bien étudiés, mais je me demande néanmoins à quoi peuvent servir de telles dépenses dans une île qui ne peut être un point ni important ni stratégique et dont l'étendue de son territoire ainsi que le manque de commerce ne la rendront jamais une possession bien avantageuse.

Une heure après nous, arrive le capitaine de *l'Eden*, auquel on avait envoyé également un cheval de selle. Ce pauvre homme plus habitué à coup sûr à la navigation qu'à l'équitation, venait d'éprouver un accident : la monture était tombée et lui aussi; il marchait péniblement traînant sa bête

boîteuse avec les genoux tout en sang. Il explique sa chute de son mieux sans doute, car il ne parle qu'anglais, et ce n'est qu'à ses gestes, comme à sa mine piteuse, que je comprends tout l'ennui que lui cause cet accident. De la meilleure grâce du monde, on ne s'intéresse qu'au malheureux cavalier, puis on va gaiement se mettre à table à laquelle je suis placé à la droite de la maîtresse de la maison. Ce repas est servi suivant les modes anglaises, les plats sont les plus recherchés de cette cuisine, si différente de mes habitudes ; j'y fais cependant le meilleur accueil en affirmant que je trouve le tout excellent. Nous entrons ensuite au salon, meublé avec le meilleur bon goût ; j'admire partout de jolies peintures, des albums pleins d'aquarelles peintes par le colonel qui est un artiste en ce genre aussi bien que sa femme une musicienne remarquable.

Je comptais retourner à pied à la ville, mais ces dames m'offrent de nous y ramener en nous faisant faire une excursion.

Avant de quitter cette hospitalière demeure, je suis prié d'y laisser ma signature en souvenir de mon passage, je m'empresse d'inscrire sur le registre qu'on me présente

une phrase dans laquelle ma reconnaissance est bien marquée et nous montons tous à cheval, excepté l'infortuné capitaine qui déclare préférer ses jambes, tout endolories qu'elles soient, à n'importe quelle monture.

Par des sentiers ombragés, tracés à travers les bois des montagnes escarpées, la promenade m'est très agréable, la gaieté, l'amabilité de mes compagnons peuvent seules me faire sortir de mon admiration pour la beauté de ces lieux. La végétation est, sans nul doute, splendide, quoique je préfère encore celle que je voyais ces jours derniers. La Martinique est certainement ce que j'ai vu de plus grandiose ; je ne pense même pas que dans aucun pays du monde on puisse rencontrer des sites semblables. Ici ce sont bien les mêmes espèces d'arbres avec leurs fleurs et leurs fruits, mais ils sont moins élevés et moins gros. Le climat cependant est aussi bon, peut-être moins humide ; car je ne vois pas autant de sources ni de torrents.

Nous venons de traverser plusieurs petits hameaux, mal bâtis, l'aspect général en est triste, sauvage et les chemins sont peu fréquentés. Il est vrai que Sainte-Lucie est

une petite île en comparaison de la Martinique, beaucoup moins peuplée dans laquelle il n'y a pour ainsi dire ni commerce ni industrie.

Voilà déjà près de deux heures que nous parcourons les bois, il faut songer à revenir au port pour nous embarquer à six heures, devant partir à sept heures. Nous quittons donc les sentiers pour prendre une grande route qui traverse un gros bourg dans toute sa longueur.

En entendant prononcer le nom de ce village, j'exprime le plaisir que me procure le hasard qui me fait y passer. C'est, me dit le Colonel, le bourg de Choiseul, un nom français qui vous rappelle votre pays. Ce souvenir m'est en effet tout particulièrement agréable, car ma grand-mère était Choiseul et je suis toujours heureux de me rappeler l'alliance de ma famille avec une maison aussi illustre.

Autrefois l'île de Sainte-Lucie appartenait à la France, alors on avait donné à toutes les localités importantes les noms des hommes au pouvoir à cette époque, c'est ainsi que la ville principale s'appelle Castries parce que le gouverneur en ce temps était le marquis de Castries et celui de Choiseul au

bourg que nous venons de traverser, parce que le duc de Choiseul était ministre de la marine.

Quelques instants après, nous apercevons au bas du morne, que nos chevaux descendent au grand trot, les toits de Castries.

Le soleil se cache vite à l'horizon dans ces hautes montagnes ; il est cinq heures et demie, nos compagnons veulent nous mener jusqu'au port où nous ne tardons pas à arriver et à retrouver le pauvre capitaine que sa course a rendu tout essoufflé, couvert de sueur et de poussière.

Nous offrons nos hommages avec nos remerciements pressés au Gouverneur et à sa famille qui m'avaient réellement comblé de prévenances et nous allons rejoindre à son mouillage *l'Eden*, pour prendre presque aussitôt après la direction de Barbados.

Une petite brise nous apporte un peu de fraîcheur pour nous faire oublier la chaleur excessive de la journée ; c'est au crépuscule d'une nuit claire et toute rayonnante d'étoiles que nous longeons longtemps encore ces mornes sur lesquels tout à l'heure nous chevauchions en aimable compagnie.

Mais bientôt le navire prend la pleine mer, nous ne pouvons plus nous distraire qu'en pensant à cette belle journée si bien employée, tout en espérant une nuit calme pour réparer les fatigues que les plaisirs eux-mêmes vous font ressentir.

Je ne me suis guère aperçu de la longueur de la route, ni du roulis ni du bruit de la machine, j'ai dormi d'un sommeil tellement profond que je suis étonné d'être déjà arrivé dans la rade de l'île de la Barbade.

En quelques minutes je suis prêt, aussitôt je monte sur le pont pour voir la ville de Bridgetown.

Bâtie sur le bord de la mer, cette ville très importante est la capitale de l'île de la Barbade, une des possessions les plus grandes et les plus riches des Anglais.

De l'endroit où *l'Eden* est mouillé, à un demi-kilomètre environ, elle fait l'effet d'un grand centre de population de vingt mille habitants.

Le port est très commercial, mais il est peu sûr ; situé dans la baie d'une petite rivière il n'est d'aucun côté abrité, car toute la terre est plate.

Ce ne sont plus les hautes montagnes volcaniques des autres Antilles, ce sont de vas-

tes plaines couvertes de cultures dans lesquelles les champs de cannes s'étendent à perte de vue tout au loin avec des usines en pleine activité.

Déjà le grand steamer sur lequel nous allons tout-à-l'heure prendre passage est arrivé, il est ancré à trois cents mètres, occupé à faire son chargement.

Afin de ne pas perdre de temps, nous faisons de suite transporter nos bagages ; le canot, faisant ce service, nous y mène également pour aller retenir nos cabines, car je voudrais bien avoir encore la chance d'être à peu près confortablement installé pour le voyage qui cette fois doit durer de longs jours.

J'ai pour ce nouveau commandant une lettre de recommandation de notre ami le gouverneur de Sainte-Lucie ; aussi, grâce à cela, je peux avoir pour chacun de nous une cabine assez bien placée au centre du navire dans laquelle on me fait espérer pouvoir nous laisser seuls, si toutefois le nombre des passagers d'ici n'est pas trop considérable.

Ma lettre me sert d'introduction auprès du commandant Gillis dont l'accueil est des plus courtois ; malheureusement il parle très

peu le français de même que tous les employés de son bord.

Aussitôt notre installation terminée, nous prenons le thé à la hâte et nous faisons prix avec un nègre pour qu'il nous mène à terre dans son canot.

Il n'est que neuf heures, le steamer ne part qu'à 6 heures du soir, j'ai donc une journée toute entière à passer ici — Je me promets de la bien employer à visiter la ville et ses environs.

Dès notre descente sur le quai, mon premier soin est de me présenter au Consul de France pour lequel j'ai encore une recommandation, mais il parle difficilement le français, de plus il est à la tête d'une banque importante; très occupé, c'est au milieu d'employés, de secrétaires affairés, qu'il veut bien cependant me recevoir; aussi, tout en se mettant à mon entière disposition, il ne m'est d'aucune utilité.

L'aspect de la ville n'est plus le même que dans les autres colonies; les rues sont très animées, beaucoup de voitures de place se tiennent à des stations à la disposition des voyageurs, comme en France. Je vois quelques équipages de maîtres, bien tenus, conduits par des cochers nègres mis à la

dernière mode de Londres, le chapeau à haute forme, la redingote bien boutonnée avec la culotte blanche et les bottes à revers.

Nous parcourons le port, il est formé par la rivière qui, en se jetant dans la mer à cet endroit, forme une baie, plutôt qu'une rade, dans laquelle viennent s'amarrer les navires que le commerce important de l'île attire en grand nombre. Au fond du port un joli pont sur la rivière relie les deux parties de la ville, c'est pourquoi on lui a donné le nom de Bridgetown (ville du pont).

La principale industrie du pays est celle du sucre et du rhum ; mais il y a aussi l'exportation des tortues de mer qui prend ici une grande extension, aussi bien pour la consommation de ce poisson qu'on apprécie beaucoup en Angleterre que pour son écaille d'une réelle valeur.

Au milieu d'une foule de portefaix, de commerçants en train de conclure des marchés, de charrettes chargées de boucauts et de fûts, quelques-unes attelées de huit mulets, nous faisons notre promenade, regardant les boutiques assez bien assorties de marchandises anglaises, visitant la poste, le télégraphe, l'hôtel de ville, etc.

En une heure nous avons tout vu ce qui

est à proximité du port, alors je loue pour la journée, une voiture découverte.

Un jeune nègre sachant quelques mots de français s'installe, sans nous en demander la permission, à côté du cocher et s'improvise notre guide-interprète: je dois dire que j'en suis enchanté dans l'espoir qu'il pourra nous donner quelques indications.

Il nous mène d'abord à la cathédrale, c'est le principal temple de la religion anglicane, pratiquée ici en grande majorité.

Ce monument construit en pierres de taille d'une teinte jaunâtre, est grand mais d'un style trop lourd, ses voûtes sont élevées, l'intérieur est nu, sans aucune décoration, le clocher est une grosse tour carrée; tout cet ensemble lui donne le cachet d'une église semblable à celles qu'on voit en Angleterre.

A côté, un immense hôpital est bâti au milieu d'un beau parc, tout a l'air bien tenu, bien aménagé avec les derniers perfectionnements employés pour les maisons de santé en Europe.

Toutes les rues sont macadamisées avec soin; elles sont parcourues par des tramways que traînent de jolis petits mulets aux allures rapides. Une ligne de chemin de fer

vient d'être inaugurée ces jours-ci, son matériel est tout léger, dans le genre de celui de Decauville à l'exposition de Paris, les wagons découverts sont du même modèle, elle ne dessert encore qu'un parcours bien restreint de 25 kilomètres, mais elle va être continuée et devra faire tout le tour de la colonie.

Nous descendons pour entrer un instant dans l'église catholique, elle est toute petite, sans style, mais assez gentiment décorée, bâtie en bois au milieu du cimetière des Catholiques dont le nombre n'est guère que d'un millier d'habitants dans la ville.

Notre cocher un jeune nègre paraissant très intelligent, stimulé par son collègue le valet de pied improvisé, nous conduit très adroitement; il nous mène partout, ralentissant l'allure de ses deux poneys pour nous faire bien voir les édifices, les maisons, les villas construites avec infiniment de goût au milieu de jardins charmants.

Voilà celle du Gouverneur entourée d'un grand parc, admirablement soigné, partout des fleurs, des massifs de plantes rares toutes fleuries sur les pelouses tondues avec soin; de bien beaux arbres forment des ombrages agréables, ce sont encore des palmiers, cocotiers, bananiers, toutefois ils sont moins

gros et moins hauts que ceux auxquels nos yeux étaient habitués ces jours derniers.

La garnison est composée d'une batterie d'artillerie, d'un escadron de cavalerie et d'un régiment de fantassins. Nous passons devant les casernes, tout nouvellement construites, très grandes, bien aérées ; elles forment deux immenses bâtiments carrés, paraissant disposés avec le plus de commodité possible.

Devant s'étend une grande prairie de cinq à six hectares au moins, c'est le champ de manœuvres et de courses. Ce sport est très apprécié par messieurs les Officiers anglais qui s'en font leur principale distraction. Deux fois par mois ils organisent sur cette pelouse des courses plates et des courses de haies comme en Angleterre.

L'heure du déjeuner nous rappelle à l'obligation d'apaiser nos estomacs, nous les satisfaisons dans le principal restaurant, dont le genre me paraît singulier. Dans le bas c'est la boucherie à la mode, à l'entre-sol l'épicerie en renom et au premier le restaurant lui-même auquel sont joints des cabinets de toilettes, des chambres, etc. Nous mangeons de bon appétit tout ce qu'on nous sert, malgré le peu de variété du menu

composé en majeure partie de jambon, de rosbeaf tout saignant, voulant aussitôt après ce repas continuer la visite des environs de la ville.

En pleine chaleur d'un soleil dont l'ardeur aujourd'hui n'est tempérée par aucun souffle d'air, nous remontons en voiture pour voir les alentours de la ville en poursuivant jusque dans la campagne, dont je voudrais comparer la culture avec celle de la Martinique.

Le chemin que nous prenons n'est guère ombragé, il suit pendant assez longtemps le rivage de la mer pour atteindre les champs de cannes au milieu desquelles s'élèvent de tous les côtés les hautes cheminées d'usines.

Les arbres sont rares dans cette île, l'œil n'aperçoit que quelques cocotiers de loin en loin balançant leurs gracieuses palmes, quelques buissons et beaucoup de cactus, comme je n'en avais pas encore remarqué, avec des épines longues et soyeuses telles que des cheveux pendants à toutes les branches. Je pense reconnaître l'euphorbe, du reste notre guide dit que la piqure des ces épines est très dangeureuse, souvent même mortelle.

Les champs sont absolument bien cultivés, les cannes sont belles, d'un vert foncé, indi-

quant que les engrais ne manquent pas dans cette terre naturellement fertile. C'est la même méthode de labour, la même manière de sarcler qu'à la Martinique ; mais il est facile de voir qu'ici les bras ne font pas défaut.

Pas une mauvaise herbe n'envahit les plantes, toutes les lignes de touffes de cannes sont maintenues avec autant de régularité que de soins ; on s'aperçoit vite que nos heureux voisins les Anglais savent recruter des ouvriers et qu'ils en exigent un travail sérieux.

C'est qu'ici le gouvernement et ses représentants, du premier au dernier, ne s'inspirent pas d'idées politiques intéressées, ne se laissent point mener par des influences dangereuses à la prospérité du pays ; il n'y a chez tous, dans ces colonies anglaises, qu'un seul esprit, celui du progrès à propager, de la fortune à procurer aux habitants.

Pendant trois heures nous parcourons ces campagnes qui réellement révèlent une bien grande richesse, il est évident que voilà un modèle à suivre pour nos cultivateurs et encore plus pour nos gouvernants.

Je tiens, vous le supposez facilement, à ne pas manquer l'heure fixée pour le départ :

L'idée qu'un accident viendrait à se produire à notre véhicule me fait trembler, en me représentant notre lamentable position de nous trouver ici dans une île, moins déserte il est vrai que celle de Robinson, mais sans connaissances, sans ressources, pas même celle d'un vêtement de rechange.

Aussi il est quatre heures et j'ordonne au cocher de prendre le chemin le plus court pour nous conduire au port, sans accepter sa proposition de nous faire visiter une importante sucrerie au pied de laquelle nous passons.

De l'extérieur, cette usine ressemble du reste à celles que j'ai étudiées en détail à la Martinique, la construction est également en bois, de larges ouvertures laissent circuler l'air librement, en somme son installation et son matériel ne me paraissent pas être supérieurs aux nôtres.

A cinq heures nous voilà revenus, il est grandement temps puisque nous devons partir à six.

Il s'agit maintenant de régler notre cocher, ce n'est pas chose facile, on ne se met pas d'accord ; M. Schmidt qui me sert de secrétaire, de caissier et tant soit peu d'interprète doit même se fâcher pour de bon, afin de ne

pas me laisser positivement voler. Ce n'est qu'à l'arrivée d'un policeman, accouru au bruit de la discussion, que le différend se termine fort heureusement, car le navire ne nous aurait pas attendus, si nous avions dû être menés chez le commissaire de police.

Pour éviter semblable ennui, nous faisons à l'avance le prix de l'embarcation qui nous ramène juste à temps à bord du steamer dont les cheminées impatientes jettent déjà au loin un long panache de fumée noire.

*A bord du Medway de la
Royal mail Steamer Packet company
14 février 1891, 6 heures du soir.*

Me voici tranquilisé, puisque je suis enfin embarqué sur le *Medway*, aussi je veux dès maintenant dater la fin de ma lettre du bord de ce beau navire, car j'ai terminé le récit de mon voyage dans ces merveilleuses îles des Antilles et je n'ai plus qu'à vous raconter mon retour.

Le signal du départ se fait entendre ; le *Medway* se remue, son hélice prend peu à peu la vitesse qu'elle ne devra plus abandonner dorénavant jusqu'à notre première escale à Plymouth où, sans malheur, nous devons arriver dans douze jours.

Ce navire est aussi grand que l'était notre pauvre *Amérique* que je regrette de plus en plus en parcourant les salons, le fumoir, les corridors et les cabines.

Contrairement à ce qu'on m'avait dit, je vois que le confortable anglais ne vaut pas celui des navires français. D'abord les cuisines sont fort désagréablement installées à l'intérieur, l'odeur s'en répand partout et jusque dans ma cabine placée tout auprès.

En sortant de la baie de Bridegetown on longe la terre dans toute la longueur de l'île pendant au moins deux heures, ce qui me permet, avant que le jour ne soit complètement disparu, de me rendre bien compte du paysage.

De même que dans les environs de la ville, ce ne sont que de vastes plaines sans arbres, sans ombrages avec des cheminées comme point de vue, partout les champs sont admirablement cultivés ; c'est la richesse de la terre qui, sans nul doute, exige le déboisement du pays ; mais pour l'œil du voyageur c'est aussi monotone, aussi laid, que ces jours derniers, les montagnes des autres Antilles étaient admirables.

Ce changement de décor est comparable à celui qui vous frappe lorsque vous revenez des Pyrénées en traversant la Beauce dont les plaines sont, dit-on, le grenier de France, tandis que les montagnes si majestueuses du Béarn en sont les plus beaux ornements.

Nous commençons cependant à nous souvenir du trop frugal repas du matin, c'est pourquoi nous allons prendre notre place à la salle à manger.

A en juger par ce premier menu, que je

dois me faire expliquer, car je ne suis pas encore très au courant de ces mots, de ces dénominations, j'aurai, pour ma part, bien à souffrir de la cuisine anglaise.

Si je n'avais pas auprès de moi mon compagnon de route, je crois positivement qu'en arrivant, j'aurais également perdu, avec l'appétit, l'usage de la parole ; personne à bord ne peut me comprendre pas plus que je ne puis me faire entendre. C'est donc en silence que j'avale un certain brouet jaunâtre que je n'apprécie guère, un poisson volant frit (que je trouve par exemple excellent), du bœuf en sang et beaucoup d'autres plats qui me font tous regretter les repas créoles dont je m'accordais fort bien. Ce n'est pas assurément la quantité des mets qui fait défaut, mais leur qualité ; car, contrairement à l'usage établi par les compagnies des grands paquebots français, sur lesquels on tue les animaux à bord, ici on doit se contenter de viande conservée dans la glace et d'une série d'aliments en boîte.

Jusqu'à présent la mer est assez calme, aussi j'en profite pour me retirer de bonne heure et je vais m'étendre sur ma couchette.

Dès le lendemain de ce jour qui se lève, nous sommes en pleine mer, plus rien à voir

si ce n'est l'eau bleue et le soleil rouge : il me rappelle celui de la France, puisque dorénavant je vais le voir paraître devant moi jusqu'à mon arrivée, tandis qu'en allant je ne pouvais le voir qu'à l'arrière.

Je goûtais, depuis le matin, les douceurs de mon fauteuil, rêvant à mon retour dans ma famille, lorsque les matelots, les gens de service, cuisiniers, femmes de chambre etc., viennent se ranger en bataille sur le pont des premières sur lequel je suis installé. Sans prononcer un mot, sur une file, dans la position des soldats à l'exercice, l'équipage entier va être passé en revue par le commandant. C'est aujourd'hui dimanche, il est d'usage de commencer la semaine par cette obligation que je n'ai pas vu imposer à l'équipage de *l'Amérique*.

Le commandant arrive suivi de tout son état major en grand uniforme, il passe d'un pas raide et précipité devant la file que le commissaire examine des pieds à la tête en faisant l'appel nominal de chacun, qui doit répondre en saluant.

La revue terminée, tous suivent les officiers dans le grand salon où l'office religieux va commencer.

Sans appartenir à la religion anglicane

je veux néanmoins assister à ces prières, croyant de mon côté remplir mon devoir dominical en priant le Tout Puissant que tous vont implorer.

Un coussin recouvert du drapeau anglais forme un trône sur lequel prend place le commandant ; il entonne les versets de la Bible auxquels toute l'assistance répond en chantant d'un ton triste et suppliant, accompagnée sur un petit harmonium tenu par un des officiers.

Cette cérémonie est vraiment touchante, elle me prouve que cette religion, fût-elle fausse, fût-elle la moins logique de toutes, est cependant bien pratiquée par ce peuple croyant et convaincu.

Je suis déjà rassasié du régime culinaire de notre bord, cependant il ne faut pas trop jeûner pour pouvoir résister au mal de mer, car nous commençons à danser énormément, c'est pourquoi j'absorbe, sans y prendre garde, ce qu'on nous sert à toute heure de la journée en me résignant à l'obligation.

La température est lourde et orageuse, le vent devient de plus en plus violent, la traversée s'annonce comme devant être mauvaise.

Le *Medway* n'a malheureusement aucun

avantage pour ses passagers, il roule continuellement à cause de sa construction, aussi beaucoup des voyageurs restent-ils déjà dans leur cabine en proie au mal si pénible occasionné par cette danse fatigante.

Je suis un des privilégiés, toutefois j'avoue ne plus avoir la bonne humeur que donne une parfaite disposition de l'estomac.

Tout en balançant nous marchons vite ; à peu près comme pendant notre première traversée nous faisons 340 à 345 milles en 24 heures ; cette vitesse est constatée à midi par les officiers qui prennent à l'aide d'un instrument dont chacun est muni, le point de chaque jour, qu'on affiche ensuite au fumoir. C'est alors le seul amusement que nous ayons en organisant des paris sur la quantité exacte de milles parcourus de midi à midi. On inscrit les parieurs, chacun verse un schelling, on tire au sort les numéros et lorsqu'on a la chance de prendre celui correspondant au chiffre de milles atteint, on gagne la totalité de la collecte.

Toute la journée d'aujourd'hui ressemble à celle d'hier, presque tous nous essayons de combattre par le repos et le sommeil l'ennui né de la monotonie et le malaise né de l'agitation de la mer.

Je revois tout ce qui peut attirer l'attention du voyageur et le distraire un peu, les marsouins, les poissons volants, etc. Il est donc inutile de vous retracer jour par jour notre vie forcément toujours la même.

J'avais relevé avec soin sur un carnet la route exacte que nous avions suivie en venant; je fais de même pour le retour, aussi, je puis apprécier à quel jour et à quelle heure nous nous trouverons au même endroit au milieu de l'océan.

C'est aujourd'hui 18 qu'à huit heures du matin à peu près, par 27, 49 de latitude et 46, 35 de longitude, relevés seulement à midi, que nous couperons la ligne suivie à l'aller, presque à la limite septentrionale des vents alizés.

Mais, comme le temps est changé ! Tandis que le mois dernier nous jouissions dans ces parages d'un calme agréable, cette fois c'est une mer affreusement agitée que nous avons constamment. Depuis que nous avons quitté la terre, je n'ai aperçu aucune voile à l'horizon, rien, absolument rien, aussi les heures me paraissent-elles longues à passer sur ma chaise longue que je ne puis même pas quitter pour faire les cent pas sur le pont sans être certain de rouler à terre.

Toujours ce vent, ces lames énormes, venant inonder le pont; nos fauteuils quoique solidement liés aux barres d'appui se détachent parfois, alors une culbute générale est le seul amusement de ceux qui ne sont pas assez malades pour rester dans leur cabine.

A chaque instant je crois positivement voir le *Medway* disparaître dans la mer, lorsque rejeté par une lame de travers, le pont touche à l'eau; avec cela je considère la mine piteuse de mes compagnons regardant l'horizon et je les entends dire qu'il se prépare une vraie tempête, une trombe comme celle de l'année dernière à pareille époque qui a enlevé sur ce même navire toute la mature, les cheminées, les salons jusqu'à la passerelle du commandant. Non, décidément, ce n'est ni gai, ni distrayant et le retour ne vaut pas l'aller. De l'aveu d'un passager qui est déjà à son dixième voyage d'Angleterre à Demerara, c'est la plus mauvaise traversée qu'il ait faite.

Il faut, je vous l'assure, avoir du caractère pour ne pas ressentir un certain effroi en cette situation plus ennuyeuse certainement que la tempête que nous avons essuyée en venant, après laquelle du moins, le calme et

le beau temps nous avaient vite fait oublier les moments du danger.

Les heures avancent néanmoins en proportion de la marche, le temps s'était considérablement refroidi depuis vingt-quatre heures, aujourd'hui 21, je dois reprendre ma pelisse de fourrure pour rester assis sur le pont d'où, vers cinq heures du soir, on me fait remarquer un petit point noir qui s'élève au dessus de la mer.

Comme nous remontions beaucoup plus au nord, je pensais ne plus passer en vue d'aucune terre, mais c'est cependant une île, la dernière du groupe des Açores que nous allons côtoyer.

Une heure après nous en sommes tout près, c'est l'île de Florès, éloignée de plus de deux cents kilomètres de celle de san-Miguel que j'ai vue en allant.

Les vagues moins agitées par le vent qu'arrêtent les hautes montagnes de cette terre, nous laissent un moment de répit et nous pouvons avoir au moins la distraction de l'admirer.

Les falaises sont très élevées, elles ressemblent à celles que j'ai déjà remarquées dans ces parages; sur les pentes, des prairies toutes verdoyantes dans lesquelles paissent de

nombreux troupeaux ; des bois qui paraissent considérables, reposent nos yeux de la vue continuelle de l'eau.

Mais déjà ici, comme cette végétation paraît misérable !

Pendant une heure tout au plus nous pouvons contempler cette verdure au milieu de laquelle nous voyons distinctement une grande ville dont les maisons blanches viennent baigner jusque dans la mer. Plusieurs monuments nous paraissent importants, quelques belles églises élèvent leur clocher au dessus des arbres. A l'extrémité de cette île une autre toute petite apparaît, c'est Corvo séparée seulement de la première par un canal de quelques kilomètres, c'est plutôt un rocher sur lequel toutefois sont desséminés des arbres et des maisons.

Le navire en s'éloignant de ces côtes recommence à danser, le vent le prend par le travers et le fait pencher d'un côté pour le rejeter de l'autre avec autant de violence que de continuité.

Dans ces parages nous ne sommes pas les seuls pauvres voyageurs à souffrir de ces luttes contre les flots, car en ce moment la sirène fait entendre son mugissement pour avertir de notre présence un trois-mâts, qui

passé tout près de nous à toutes voiles déployées.

C'est la première fois que je puis voir les saluts réglementaires de navire à navire; d'abord le voilier commence parce qu'il doit le respect à un vapeur, il hisse aussitôt à son arrière quatre ou cinq pavillons de différentes couleurs; à ce langage on comprend qu'il est de nationalité écossaise et qu'il se dirige vers le sud. Le *Medway* lui rend son salut en lui répondant qu'on s'est compris.

Depuis trois jours la boussole indique que nous remontons de plus en plus au nord pour atteindre dans vingt-quatre heures la pointe de l'Angleterre. Heureusement ce changement de direction n'est point défavorable à la marche, ni à la stabilité de notre bateau, au contraire; soit à cause des courants plus avantageux, soit à cause du vent qui a faibli un peu, nous remuons beaucoup moins.

Avec bonheur je pense pouvoir mettre enfin le pied sur le sol de la France dans quelques heures dont je compte à présent les minutes.

Le soir est arrivé, le froid me fait souffrir maintenant, d'autant plus que je n'y étais

plus habitué depuis longtemps; je vais donc retrouver ma couchette avec l'espoir que demain dans l'après midi nous pourrons faire escale dans la rade de Plymouth.

Je dormais d'un profond sommeil lorsqu'à cinq heures du matin je suis réveillé en sursaut par l'arrêt subit du navire.

Je croyais rêver ou je me demandais si nous ne périssions pas au port par un accident survenu à la machine.

J'allume ma lampe électrique, je regarde par le hublot, mais la mer est calme, le ciel clair et je ne vois ni je n'entends rien. Cependant je sors dans le couloir des cabines pour aller aux informations, c'est tout simplement une précaution du commandant qui veut se rendre compte par un sondage de la profondeur de l'eau dans ces parages en approchant des côtes.

Je suis tellement heureux de me savoir si près des miens que je ne pense plus qu'à m'habiller, à faire ma valise et à préparer mes affaires pour notre débarquement, car nous devons arriver ce soir vers minuit à Cherbourg.

Je me leste d'une tasse de thé afin de monter bien vite sur le pont pour ne pas manquer l'instant où l'on apercevra la terre. Nous ne devons plus être, en effet, bien

éloignés des côtes anglaises, puisque de tous les côtés nous voyons des bateaux de pêche, des transports à voiles et à vapeur, rendant la mer aussi fréquentée maintenant qu'elle était déserte depuis notre départ.

Vers neuf heures nous commençons déjà à distinguer avec des lorgnettes le cap du Lézard, le premier rocher dont la pointe aiguë s'avance pour former l'extrémité sud-ouest de l'Angleterre.

Dès ce moment un brouillard épais nous environne, il est tellement intense qu'on doit ralentir beaucoup la marche, en faisant entendre la sirène presque continuellement, car il est certain que, sans cette précaution, nous aborderions à chaque instant ces bateaux de pêche si nombreux sur la route.

Toute ma préoccupation maintenant est de savoir si nous pourrions atteindre aujourd'hui assez tôt Plymouth pour permettre au commandant de nous mener jusqu'à Cherbourg, avant le jour et l'heure réglementaire fixés pour son arrivée à Southampton, son port d'attache.

Si le brouillard continuait nous serions obligés de débarquer dans cette dernière ville pour gagner Londres par le chemin de

fer et reprendre de là par Douvres et Calais la route de Paris.

Cependant la mer est belle, elle est d'une tranquillité exceptionnelle pour ces parages généralement mauvais à proximité des côtes, en arrivant dans la Manche.

Lentement nous avançons sans rien voir, il y a deux heures que nous longeons dans cette obscurité les falaises ; on doit être en face de Falmouth, bien près d'un port sans doute, car toutes les barquettes se dirigent de ce côté en se garant avec précaution du géant dont elles entendent la sirène.

Je viens d'avalier le dernier déjeuner à la viande conservée que j'espère prendre à bord du *Medway* ; malgré le froid rigoureux, je me remets à mon poste d'observation sur le pont avec l'espoir que le brouillard va disparaître et que je pourrai voir la terre.

Heureusement il diminue peu à peu vers midi, ce qui nous permet de reprendre la vitesse ordinaire, aussi, en quelques instants avons-nous fait un parcours assez long pour avoir la presque certitude que dans deux heures on arriverait à Plymouth.

Le ciel est clair, nous ne sommes qu'à quelques kilomètres des hautes falaises blanches : on distingue parfaitement les champs, les

maisons ; mais comme tout cela me paraît triste ! Ce terrain encore gelé, ces arbres sans feuilles, aucune verdure dans les prairies, c'est une telle différence avec ce que j'étais habitué à admirer que franchement on se dit que les pays du froid ne valent pas ceux du soleil.

Enfin, à deux heures, nous voici dans la magnifique rade de Plymouth et si tout à l'heure la nature me paraissait triste dans son linceul blanc de l'hiver, j'ai à présent à admirer tout ce que le progrès, le génie de l'homme et l'argent peuvent arriver à produire.

A droite un fort très avancé dans la mer montre déjà que cette place est une des plus fortifiées du pays, sur la gauche tous les rochers très élevés sont couverts de batteries qui rendraient impossible l'approche d'une flotte ennemie. Devant nous s'étend sur les collines du fond, l'importante cité de Plymouth divisée en deux parties : l'une est le quartier de la marine et des troupes, l'autre est le port avec des édifices superbes qui s'élèvent au dessus des maisons, des palais et des magasins.

C'est la principale place forte de la côte en même temps qu'un centre de commerce

et d'industrie des plus considérables où des millions d'affaires se traitent chaque jour.

Sur les sommets de ces collines, un superbe château bâti au milieu d'un parc immense et largement percé d'avenues, laisse de loin voir ses toits découpés à travers cette forêt qui doit fermer en été une belle ceinture de verdure au dessus de la ville.

La plupart de nos compagnons de route descendent ici pour se diriger par le chemin de fer dans toutes les directions de l'Angleterre.

Puisque l'heure de l'arrivée le permet, nous sommes à présent assurés que le *Medway* nous conduira cette nuit à Cherbourg, c'est pourquoi l'escale ne durera que le temps nécessaire au débarquement des passagers et des colis sur le petit bateau faisant le service entre le port et l'endroit où nous sommes arrêtés.

La distance qui nous sépare du quai est d'environ un kilomètre, il n'est pas possible malheureusement de descendre à terre, mais je puis du moins me rendre un compte assez exact de la ville, qu'un beau soleil éclaire en ce moment, pour me la faire déclarer une belle et très grande cité.

C'est un branle-bas général sur le pont, les passagers s'embarquent avec leurs nom-

breux bagages sur le vapeur qui amène le médecin du service de santé et l'agent des postes chargé des correspondances pour le bord, qui doit prendre en même temps les lettres et dépêches qu'on veut expédier de suite.

Je lui confie un télégramme pour avertir ma famille de mon heureuse arrivée en Europe en lui exprimant ma joie de la retrouver demain à Paris.

Il est quatre heures lorsque le signal du départ est donné ; je quitte donc la terre anglaise, enchanté de revoir dans quelques heures celle de mon pays.

Lorsqu'on quitte cette rade on suit pendant longtemps des yeux de beaux rivages, cultivés avec le plus grand soin, sur les hauteurs des falaises, de tous côtés, ce ne sont que des pâturages, encore bien malades à présent du long hiver de cette année, mais déjà peuplés cependant de troupeaux de vaches, de moutons et de jeunes chevaux.

J'admire en passant de jolies villas disséminées sur ces coteaux ; un peu plus loin, une rivière sortant d'une vallée très pittoresque qui vient former dans la mer une baie dans laquelle beaucoup de petites embarcations de pêche rentrent à la nuit arrivée.

Mais le soir est déjà venu, nous filons à toute vapeur vers Cherbourg sans nous apercevoir de cette traversée souvent redoutée de ceux les plus habitués aux vagues ; en aucun jour depuis le départ des Antilles je n'ai vu une surface aussi unie, une tranquillité semblable.

Nos préparatifs sont entièrement terminés, il ne s'agit plus que d'attendre le moment tant désiré de mettre le pied sur le sol français. Pour tromper la lenteur de ces dernières minutes que l'impatience fait trouver interminables, je me mets à provoquer M. Schmidt aux échecs, j'en étais arrivé à l'emprisonnement de son roi dans un petit coin dont il n'aurait pu, je pense, le tirer, quand nous sentons le *Medway* stopper brusquement.

Sans le savoir nous étions arrivés en rade de Cherbourg, je me lève d'un bond laissant son roi dans son coin et le mien fier de la victoire que je crois lui avoir fait remporter et nous attendons, bien contents, le canot du port qui doit amener le docteur officiel et nous débarquer.

Quoiqu'une dépêche des autorités anglaises ait averti depuis cet après-midi l'administration du port de notre arrivée, le service se fait trop attendre à notre gré.

Le commandant Gillis compare l'exactitude de son pays avec celle du nôtre et naturellement tout l'avantage est pour sa nation, il commençait même à s'impatienter, lorsque enfin la barque accoste au pied de l'échelle du bord.

Je remercie le commandant de sa parfaite courtoisie à mon égard, je lui souhaite une bonne traversée jusqu'à Southampton qu'il doit rejoindre demain et à minuit quinze minutes nous montons, avec joie, le petit escalier de pierre qui, du bateau, mène sur le quai du port de Cherbourg.

Ainsi que la première fois que je marchais sur la terre après un long séjour sur le pont balançant du navire, c'est à peine si je puis me tenir sur mes jambes sans tomber, ce n'est donc que d'un pas chancelant que je gagne un hôtel. Il faut d'abord réparer les vides de nos estomacs par un souper à la française et nous allons dormir en rêvant au bonheur de demain.

A peine le jour paraît-il que déjà nous sommes sur pied ; car il ne faut pas passer par Cherbourg sans admirer sa grande et magnifique rade, son port et ses ouvrages de défense.

Cherbourg est, comme Plymouth que je

voyais hier, un point très bien fortifié ; partout également des forts et des batteries servent de sentinelles vigilantes, mais sans pouvoir apprécier les détails de ces travaux d'art militaire, je suis porté à croire cependant qu'il serait plus difficile d'aborder à Plymouth qu'ici. Là-bas, bien au loin dans la mer, les Anglais ont eu l'avantage de pouvoir construire des redoutes sur des rochers à fleur d'eau, qui anéantiraient tout navire faisant mine de vouloir forcer cette première passe, tandis qu'ici nos premières batteries sont beaucoup trop près de la ville qui pourrait être bombardée en même temps qu'elle chercherait à détruire l'ennemi.

Le train part à 8 h. 45 ; pour la première fois depuis sept semaines, c'est sur des rails que la vapeur va, avec sa toute puissance, me mener au terme de mon long et instructif voyage.

Nous traversons la luxuriante Normandie que j'admire à travers les glaces du coupé, sans toutefois faire, heureusement pour elle, aucune comparaison avec les vallées et les mornes de la Martinique. Nous déjeunons de bon appétit et tout joyeux au buffet de Caen ; enfin à quatre heures vingt minutes le train arrive à la gare Saint-Lazare sur

le quai de laquelle j'aperçois déjà ma famille que je suis bien heureux de retrouver en bonne santé, partageant le même bonheur de se revoir tous après une absence toujours pénible, et après un parcours de dix-huit mille kilomètres environ que j'ai pu faire en sept semaines dans les meilleures conditions.

C'est donc assis à mon bureau, dans mon fumoir de Paris, que je termine cette lettre pour la confier de suite à la poste, afin qu'elle soit la première à vous annoncer mon retour.

Permettez-moi, avant de la fermer, de vous dire comme conclusion à toutes mes remarques, que j'ai, je l'espère du moins, maintenu la promesse que je vous faisais en quittant la France.

En effet, je rapporte de cette excursion une *connaissance* suffisante de la Martinique dont j'ai admiré les merveilles sur presque tout son territoire.

J'ai apprécié *ses besoins*, en constatant que son administration devrait être aussi impartiale que désintéressée et non dépendante du suffrage universel impraticable et nuisible aux Colonies.

J'ai déploré *ses difficultés* en voyant les

efforts inouïs faits par des hommes dévoués à la prospérité du pays, pour assurer des bras à sa culture, lutter contre des lois injustes et supporter les vexations de chaque jour, que fait naître la diversité des races.

J'ai compris *ses avantages* en voyant sa végétation et la fertilité de son sol, jointes à un climat auquel on peut résister facilement avec de la prudence.

J'ai regretté *ses inconvénients* qui font craindre sa ruine tant qu'elle restera sacrifiée à la politique d'un gouvernement, se disant accessible à toutes les bonnes volontés, à toutes les justes aspirations, mais n'étant malheureusement qu'un gouvernement de coterie.

Enfin *j'ai prouvé* que ce voyage n'est qu'une promenade, puisque voilà seulement cinquante jours que j'avais quitté Paris et que me voici revenu enchanté et en bonne santé, ayant eu bien des distractions, bien des choses à admirer, à entendre et à apprendre pour me faire supporter les ennuis de l'éloignement.

J'espère, mon cher ami, ne pas avoir trop abusé de votre bienveillance comme de votre patience en vous faisant lire mes quatre longues lettres et, avec l'espoir au contraire

de vous avoir été quelque peu agréable, je vous prie de recevoir l'assurance de ma sincère affection.

C^{te} DE LAMETH.

Paris, le 28 Février 1891.

FIN



118279

BIBLIOTHEQUE SCHOELCHER



8 0015392



T

